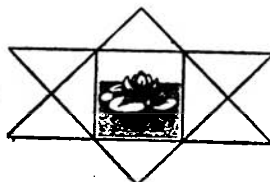
2e ANNÉE. — No 9



DÉCEMBRE 1902

REVUE COSMIQUE

ENTRETIEN

Une indisposition de l'un de nos rédacteurs nous a obligés à suspendre pour ce mois la suite des *Entretiens*.

D'ailleurs, notre premier volume est maintenant entre les mains de la plupart de nos lecteurs, et leur permet une étude plus avancée. Elle donnera lieu, sans doute, à plus d'une question de leur part ; il y sera répondu dans la *Revue* par ceux mêmes à qui nous devons la publication de la *Tradition*. L'enseignement méthodique de la doctrine se trouvera ainsi poursuivi sur un degré plus élevé.

I

ÉTUDE INÉDITE

D'UNE

SOURCE ANCIENNE

Qu'est-ce la vie ? C'est la question d'importance vraiment vitale qui a été demandée à travers les siècles, peut-être même depuis cette époque douloureuse où ce qui, en l'équilibre, est éternel, est devenu, par le déséquilibre, temporaire. Il a été reçu généralement que les sangs sont les vies ; après une étude longue et minutieuse nous pouvons affirmer que les sangs ne sont pas les vies mais qu'ils reçoivent, revêtent et transportent les vies.

Il a été demandé par les non-initiés : Pourquoi les mots sangs et vies sont-ils employés au pluriel au lieu des mots sang et vie au singulier ? Qu'il suffise ici de borner notre réponse aux sangs et aux vies de l'état physique de notre être composé qui est entre tous le plus important parce que, aussi longtemps qu'il est conservé sain et intact, tous les autres états d'être sont protégés et à l'abri d'injure ou perte.

Comme tous les autres états d'être, l'état physique est quaternaire, c'est-à-dire il consiste en quatre degrés et chacun de ces quatre degrés diffère de ses semblables en raréfaction et en densité. Néanmoins il y a une différence notable et des plus importantes entre l'état physique d'une part, les états d'esprit, de lumière ou intelligence, d'essence, de mentalité, d'âme, de nerveux de l'autre : Tandis que les six états d'être plus raréfiés des matérialismes comprennent les degrés mental, psychique, nerveux et physique et leurs intermédiaires (le mental-psychique, le psychique-nerveux, et le nervo-physique) l'état physique ne comprend que les degrés mental, psychique-nerveux et nervo-physique ; l'absence des degrés intermédiaires (mental-psychique et psycho-nerveux) et celle du véritable état physique rendent l'homme sujet à la cessation de la vie ou mortalité.

La tradition qui relate comment ceux qui furent le chef-d'œuvre des formations de Brah Elohim furent dépouillés de leur véritable enveloppement physique par le chef des

hostiles, est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de la mentionner ici.

Les sangs de l'état physique sont quaternaires, c'est-à-dire qu'il y a le sang nervo-physique, le sang nerveux, le sang psychique et le sang mental. Et ici, avec toute révérence pathétique, nous rappelons à vos mentalités le dire immortel d'Aishrouah, le médecin le plus grand que nous connaissions : « Dans le cosmos de la substance éternelle, la pénétration puissante de la substance par la substance d'une gradation plus raréfiée qu'elle-même est la cause des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale; la friction est donc la cause de la force. Etudiant infatigable, aussi humble que sincère; contemplateur profond et pratique, et véritable philanthrope, être noble, digne du nom d'homme Psycho-Intellectuel humain et divin, à vous en tout degré de votre être dans lequel étant initié et évolué vous pouvez vous retenir intact jusqu'à la restitution : à vous, la plénitude du bien. Qu'aucune voix ne se taise dans leur écho de notre Amen et Amen.

Cette théorie d'Aishrouah est simple comme l'est toute vérité, ce n'est que l'erreur qui voile sa difformité dans le labyrinthe du mystère. La vie ou action vitale a pour cause la pénétration des forces plus matérielles, revêtues du sang plus matériel, par les forces revêtues du sang de ce qui lui est prochain en raréfaction. Ainsi le sang mental, avec les forces qu'il voile et transporte, pénètre les forces psychiques que le sang psychique a revêtues et transportées, et le sang psychique avec ses forces pénètre de même manière le sang nerveux et les forces qu'il transporte ; et ainsi de suite. De sorte que le sang mental et sa force sont la vie du psychique ; le sang psychique et sa force sont la vie du sang nerveux et le sang nerveux et sa force sont la vie du sang nervo-physique. Telle est la simple force des sangs concernant laquelle les magiciens mystiques qui voilent leur ignorance en mysticisme font un mystère si compliqué, tandis que la vraie science estime que pour l'homme rien ne doit être occulte dont il a la conception, puisque sa conception seule est la limite temporaire de son droit à la connaissance de tout ce qui est connaissable. Nous nous servons de l'expresssion limite temporaire parce que l'homme divin et humain a le droit à l'évolution perpétuelle, à la progression sans fin, a le droit d'être immortel dans son être intégral même comme son origine divine est immortelle.

∴

Il est reçu qu'avant que le déséquilibre et, par lui, la mortalité fussent entrés dans l'état physique, l'homme vivait

par respiration et même à présent ce dire est souvent énoncé par ceux qui respirent le plein air : Respirer est vivre.

Graduellement, les constituantes de l'air respirable, sustentateurs de la vie, ont été retirées par les machinations de l'hostile, au-dessous de la surface des sphères des sphéroïdes et des disques, et retenus en ce que nos grands prédécesseurs hiérarchiques appelèrent « *les Concrétions* ». C'est pour cette raison que dans le progrès du déséquilibre l'homme dépendit en partie (et toujours de plus en plus, à mesure que l'air fut privé de sa partie constituante rénovatrice), des feuilles, des fruits, des graines d'arbres dont les racines profondes pour attirer à soi les précieuses parties constituantes descendaient au-dessous de la terre (avant qu'elles fussent enterrées dans les concrétions et ainsi rendues inutiles pour la terre et l'homme), lesquelles constituantes de l'atmosphère et des eaux étant assimilées par ces rois du monde végétal furent reçues de ceux-ci et assimilées par l'homme. Des æons sur æons de temps se sont à présent écoulés depuis que l'homme, à cause du continuel viciement de l'air respirable est devenu un animal carnivore et mange la chair morte non seulement des êtres au sang-froid mais des mammifères aux sangs semblables quoique pas pareils à ses propres sangs, quelquefois même il a mangé la chair morte et bu les sangs de sa propre espèce. Alors survint l'essentielle prohibition hiérarchique de boire le sang physique à cause du danger suprême d'un mélange non naturel de ses forces vitales avec celles de l'homme, lequel mélange est capable de causer des violations non naturelles de l'unique loi de charité dont la justice est la partie supérieure.

En humbles étudiants de la science et de l'art, jamais surpassés, de la guérison, de toutes nos capacités, nous cherchons continuellement à évoluer vers le perfectionnement afin de répondre à la supplication d'Adonai matérialisée à notre sentientation, si tristement dans l'agonie de l'humanité souffrante : « N'y a-t-il aucun baume en Gilead ? N'y a-t-il là aucun médecin ? Pourquoi donc la santé de mon peuple n'est-elle pas recouvrée ? » Les paroles d'Aishronah nous sont donc d'une valeur inestimable parce que par elles, comme par la sentientation de nos sensitifs, nous savons que comme l'éther est la principale source de vie pour l'air ; comme l'air est la principale source de vie pour l'eau ; comme l'eau est la principale source de vie pour la terre, de même la force du sang mental est la principale source de vie du sang psychique ; de même manière la force du sang psychique est la principale source de vie du sang nerveux; comme dans l'ordre, le sang nerveux est la principale source de vie du sang physique. Nous disons *dans*

l'ordre parce qu'à cause du désordre, ou déséquilibre, nous avons été dépouillés de notre véritable degré d'être physique et que la privation de notre enveloppement extérieur léger, élastique, lumineux et résistant, a laissé le degré nervo-physique de notre état physique (à l'exception de l'aurisation) maintenant découvert, poreux, exposé par conséquent à l'entrée des infiniment petites formations des hostiles. Ce sont les plus mortels de leurs fléaux, par lesquels ils défigurent et détruisent l'intégralité de l'être organique stationnaire et non stationnaire.

L'étude de l'enseignement d'Aishrouah nous démontre une vérité fort importante que l'on a bientôt fait d'oublier ; nous la rappelons souvent à votre mémoire parce que la détérioration graduelle de nos sens les plus délicats et la difficulté de trouver les conditions propres à l'exercice qui les conserverait, les a laissés s'atrophier et devenir latents. Par cette étude donc, comme par expérience, aussi bien que par croyance, nous apprenons que, comme l'air vicié est renouvelé par l'ozone de l'éther, comme l'eau viciée est revitalisée par l'oxygène de l'air, comme la terre aride est revitalisée par l'eau, de même façon les quatre degrés de densité et de raréfaction (l'éthérique ou degré mental, le degré psychique ou atmosphérique, l'aqueux ou degré nerveux, et la terre ou degré nervo-physique de notre être physique) sont dépendants pour leur renouvellement et par conséquent pour la continuité de leur action vitale, du degré qui leur était prochain en raréfaction et est capable de les pénétrer.

C'est l'ignorance ou l'oubli de cette connaissance, qui rend notre science et notre art glorieux de moins en moins efficaces. Peu à peu nous sommes en train de tomber dans la position de l'ignorant cultivateur qui lorsque la terre manque de capacité sustentatrice à cause de l'aridité, y enfouit cependant des engrais secs qu'elle ne peut pas assimiler, à cause de son aridité même, au lieu de remédier à son défaut par l'irrigation. Sauf dans le cas d'accidents, c'est le degré d'être nerveux qui est déséquilibré par épuisement et partant tellement affaibli qu'il devient une proie à toutes les attaques des tout petits hostiles, justement comme un arbre, lorsque la sustention lui manque en quantité ou qualité devient maladif et incapable de résister comme son compagnon aux attaques des spoliateurs et des destructeurs.

Or, la compréhension et l'assimilation intellectuelle de cette vérité que nous révèle notre grand médecin initié nous démontrent la valeur pratique de deux arts dont la connaissance et l'utilisation s'effacent rapidement dans l'ombre du passé; seulement, pour ceux qui ont des yeux pour voir,

cette belle ombre peut être comparée à une nuit sans nuage qui rend visibles les mondes d'étoiles de la dominion sphérique matérielle. Enveloppant les perspectives du passé, elle est irradiée par les mondes mentaux solaires et planétaires des Initiés. Comme ceux-ci étaient soit des réincarnations, soit plus rarement des témoins capables de manifester l'Origine Divine dont ils sont le sanctuaire, ils ont pu retenir le degré mental de leur être physique, et bien qu'ils ne soient plus hommes sur la surface de la terre, ils sont encore dans la limite de sa sentientation actuelle. Ils donnent à son firmament (ou expansion mentale) pendant la nuit qui pour l'homme animal est l'obscurité, une clarté qui, pour l'homme Psycho-Intellectuel, est comme la pénombre de Brah Elohim. Dans cette lueur, la lumière certifie à la lumière ou l'intelligence certifie à l'intelligence; la vérité seule est immortelle, et à nous-mêmes, elles rendent témoignage quoique pour les non-évolués elles soient sans voix, si nous suivons la trace de ces pionniers glorieux de la Restitution dont on a témoigné en disant : « Ayant enduré la mortalité, cependant ils nous instruisent toujours. »

L'art et la science dont nous parlons sont : Le Pathétisme et l'Aurisation :

Ce sont les armes pratiques et scientifiques par lesquelles ceux qui possèdent les capacités naturelles avec la connaissance et la puissance nécessaire pour leur due itulisation vaincront la mortalité et accompliront ce conseil du Divin Classificateur et Formateur du domaine sphérique matériel : « Remplissez la terre, subjuguez l'hostile et ayez domination sur tout ce qui s'y trouve. »

Parlons d'abord de l'art et science du Pathétisme auquel l'aurisation est, pour employer une similitude imparfaite, comme l'entourage d'une habitation aérienne; elle protège la substance plus éthérée et partant plus légère que celles qu'il environne qui sont les constituantes de l'air respirable. Nous disons une similitude imparfaite parce que le Pathétiseur est comme une source profonde dont les eaux sont inépuisables si librement qu'on y boive, ou comme un aimant naturel qui reçoit continuellement du pathétisme universel. Néanmoins à présent que les pathétiseurs naturels deviennent de plus en plus rares et, puisque toute source de l'Azerte, tout récepteur de l'Azerte n'est généralement qu'un pouvoir limité de réception et de réaction (quoique ces limites soient capables d'être approfondies et élargies perpétuellement), la conservation de cette force, précieuse entre toutes, est d'importance prééminente. C'était parce qu'ils savaient la nécessité d'employer l'aurisation comme protection et direction et d'éviter le gaspillage du pathé-

tisme du pathétiseur que ceux chez lesquels se trouvait la responsabilité hiérarchique envoyaient les pathétiseurs de leur ordre « deux à deux », c'est-à-dire le pathétiseur avec l'aurisateur; ou « trois à trois », c'est-à-dire le pathétiseur, son aurisateur avec qui il était en affinité, et le voyant par la faculté de qui le pathétiseur pouvait diriger sa force pathétique immanquablement. Cette voyance est de plus en plus essentielle à mesure que les pathétiseurs et, partant, le pathétisme utilisé, deviennent de plus en plus rares; c'est ce qu'un exemple va faire comprendre : Là où la provision de l'eau est abondante et inépuisable, elle n'a besoin d'aucune direction, mais là où elle est rare, elle doit nécessairement être non seulement conservée en vue de la saison de sécheresse mais conduite aussi aux parties à irriguer, par des canaux qui n'en perdent rien, ou aussi peu que possible. La grande valeur qu'on attachait aux pathétiseurs dans les jours du passé, alors que la mortalité n'était pas comme maintenant acceptée si généralement et si tristement comme un déséquilibre inévitable, est témoignée par le beau titre par lequel ils furent connus ; savoir, l'*Ordre des Bénisseurs*.

(*à Suivre*).

II

TEXTES ANCIENS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS

(Suite)

Je m'éveillai au milieu de la forêt à l'endroit où les mille m'avaient donné de leur vitalité comme je pressentais qu'ils le feraient bientôt de nouveau.

La possession de mon intégrité d'être était un délice indicible et les ondes de vitalité qui m'arrivaient de tous côtés l'augmentaient mille fois.

Je reposai pendant quelque temps les yeux fermés, très tranquille, comme quelqu'un qui, plongé dans un rêve délicieux, a peur de le voir dissiper par le réveil.

Lorsqu'enfin j'ouvris les yeux, je vis autour de moi quatre des plus grands pathétiseurs. Je me levai. Ils poussèrent à voix basse une exclamation de joie et comme je leur demandais pourquoi ils se rejouissaient ainsi, ils me racontèrent comment ils avaient constaté mon absence, comment après avoir cherché partout ils m'avaient trouvé extrêmement épuisé dans la forêt des mille et m'avaient donné leur propre vitalité, de toute leur puissance.

Alors, d'autres chefs des trois hiérarchies s'assemblèrent autour de moi; je m'étonnai tout d'abord des révérences qu'ils me faisaient, mais elles me rappelèrent bientôt qu'Attanée Oannès était leur chef visible et invisible. Aussi la perplexité succéda-t-elle en moi à la joie, car je me savais incapable de remplir le rôle que Doh avait si effectivement et si merveilleusement rempli sous mes traits par sa grande Emanation. En outre, mon ardent désir était d'accompagner ou au moins de rencontrer Doh au lieu de repos des âmes

où reposait la partie immortelle de Ma Vasha; sentientant la nécessité de m'isoler le plus tôt possible pour méditer sur l'avenir, je me retirai au palais intérieur de la maison centrale des neiges.

En entrant dans la chambre où j'avais perdu les corps d'Azen, je tressaillis et je poussai une exclamation de surprise ; presque de peur. Assis à la table, comme était assise l'Emanation de Doh lorsque j'avais pénétré pour la première fois dans la chambre, était moi-même !

Sur mon exclamation, je me levai, je me confrontai et ma propre voix me dit :

« Il ne faut pas vous étonner : je suis ce Bel Zapphor qui est allé à vous, dans la forme du mage Principal des mille, lorsque vous veilliez sur la passive dans la grotte souterraine. Doh m'a façonné un corps à votre propre similitude pendant que vous dormiez du sommeil de l'assimilation et que les mille reposaient autour de vous afin de vous donner de leur vitalité pour la deuxième fois. Les mille ont infusé le souffle de la vie ; dans ce corps je me suis extériorisé de ceux auxquels je m'étais assimilé; Doh m'a revêtu, j'ai dormi un instant, et me suis réveillé :... vous-même, le Prééminent Attanée Oannès, le grand faiseur de merveilles, le prophète archiprêtre et roi, le chef suprême visible et invisible ! Et maintenant il ne nous reste qu'à partir d'ici sans retard et secrètement afin qu'il n'y ait aucun étonnement ni aucune confusion. »

— Où irai-je ? Demandai-je, incapable de me remettre de mon ahurissement.

Pour toute réponse, Bel Zapphor indiqua certaine entrée voilée qui était au côté ouest de la chambre et que je n'avais pas remarquée.

Heureux de ne plus être en présence de Bel Zapphor, mon sosie, j'écartai les rideaux, je sortis, et je suivis un long corridor droit, voûté ; arrivé à son extrémité, je me trouvai devant une entrée haute et large, garnie de lourds rideaux cramoisis, d'où j'entendais des murmures de voix. Quand

j'entr'ouvris avec précaution les rideaux, je réprimai difficilement l'exclamation qui monta à mes lèvres à la vue d'Azen, revêtu des corps que j'avais pris et quittés, et entouré des siens dont les visages attestaient la joie.

Il s'avança vers moi les mains tendues : « Soyez le bienvenu, trois fois le bienvenu », dit-il avec une émotion profonde, puis, me présentant à ses chefs, il ajouta :

« Voici Attanée Oannès le sauveur de mon corps ; celui à qui je dois le don inestimable de la restitution et de l'intégrité d'être, celui grâce auquel le mortel a revêtu l'immortalité. »

— Je vous en prie, ne parlez pas ainsi, Azen des Toltecs, dis-je sérieusement ; écoutez : je...

— « Nous savons tout ce qui est arrivé, Attanée Oannès, et votre volonté de vous retirer parmi nous inaperçu et inconnu sera faite. Nous n'attendions que votre arrivée pour nous mettre en route vers l'Occident lointain, dans l'ombre de la nuit sans lune.

— Mais en vérité je ne comprends point...

— Vous ne comprenez pas comment j'ai appris votre noble sacrifice de moi-même, qui avez séparé votre être afin de pouvoir me trouver et me restituer à la terre dont j'étais séparé par la puissance de l'hostile ; je vais vous le dire :

Hier j'eus une vision pendant que je dormais ayant les yeux de mon intelligence ouverts. Je vis en haut et très loin un nuage argenté qui me sembla illuminé par une sorte d'étoile de couleur saphirine extrêmement brillante. Je dus perdre connaissance un instant pendant que je le regardais descendre car dans la deuxième partie de ma vision je vis à côté de ma couche une splendeur saphirine de forme sphérique, et comme je concentrais sur elle avec étonnement toutes mes pensées, elle s'ouvrit lentement à son sommet comme s'ouvre une graine dont émerge la jeune plante. Alors je vis une forme à la similitude humaine en vérité mais belle et ravissante au delà de la beauté des fils

des hommes, et tandis que ses grands yeux foncés et profonds rencontraient les miens avec une expression de tristesse indéfinissable, il dit :

« Je suis descendu de la région de l'Intelligence libre vers vous qui êtes parmi les plus grands des fils de l'homme pour rendre témoignage à celui qui n'a pas de plus grand. »

Et comme il s'arrêtait en laissant à ce qu'il me semblait la phrase inachevée, je demandai :

— « De plus grand quoi ? »

Il ne répondit pas à ma question mais il prononça votre nom d'une voix douce et mélodieuse et me dit tout ce que vous aviez fait pour moi. Votre désir de quitter votre excellente position et de vous retirer secrètement dans un endoit où nul ne pourrait faire intrusion dans votre solitude, né de la volonté de perfectionner votre être afin de mieux rendre service à vos semblables, m'a été appris par celui qui m'a dit de nous réunir ici et d'attendre votre arrivée. »

Je ne répondis pas un mot car je savais que les paroles de l'Intelligence libre de la vision, c'est-à-dire de Doh, avaient produit sur Azen une impression que la confession de ce que j'avais fait à son égard n'avait pas le pouvoir d'amoindrir. M'abandonnant donc au cours des événements, je me laissai mettre sans rien dire dans une caisse garnie de coussins moelleux que de petits trous aéraient.

Le lendemain matin, de bonne heure, les trois Hiérarchies conduisirent Azen en grande pompe à l'extrême limite occidentale de leur empire que baignaient les eaux profondes. Océanus nous porta vers l'Occident lointain et je me trouvai dans le pays que la Tradition donne comme ayant été l'empire d'Aoual dans le passé et comme devant l'être de nouveau lors de la Restitution.

Un soir, comme je me trouvais avec Azen, le chef invisible que seuls les Initiés approchaient parce qu'il était regardé comme la représentation du Divin qui demeure en lui et dont l'homme évolué est le saint des saints, je le priai

de me relater les circonstances de la restitution de son intégrité d'être, si toutefois mon désir n'était pas indiscret.

« Comment le mot indiscret, répondit affectueusement Azen, se trouve-t-il sur les lèvres de celui qui m'a restitué l'intégrité d'être ? » Alors il me dit comment, une nuit, une forme aussi belle que triste était apparue au nouveau Mage des mille et au mage des Toltecs et leur avait dit qu'un jour Azen reviendrait certainement et apparaîtrait dans le palais du chef visible et invisible où ceux qui le chercheraient le trouveraient.

Mais en ce qui vous concerne ? demandai-je.

« Cette question m'étonne de votre part, Attanée Oannès, dit-il, puisque c'est vous qui êtes monté à la région de l'Hostile, qui avez lutté pour ma délivrance et qui, après m'avoir racheté, m'avez apporté entouré de votre aura sustentatrice et protectrice dans le palais intérieur ; là j'ai repris possession, avec une joie indicible, de mon habitation d'autrefois chèrement évoluée et rendue inaltérable et immortelle par la restauration, que je vous dois également, du véritable degré d'être physique. »

« Azen ne doit rien à Attanée », répétai-je.

Et comme toujours Azen répondit :

« Je comprends la signification de vos paroles si pleines d'humilité. Néanmoins, quoique rien de grand ne puisse être accompli par l'homme sans la consécration divine, il est essentiel qu'il réponde à la divine efficacité et ce qui est fait est fait en l'unité. »

Je devinai alors que c'était Bel Zapphor qui au mot de Doh avait sous mes traits « racheté » Azen de la région de l'Hostile.

Je me suis demandé parfois si le bien que le jeune captif avait fait si librement et si généreusement était l'effet du repentir ou la préparation d'un nouveau plan d'action, mais je ne poussai pas trop loin l'investigation, sachant par expérience que ses voies étaient telles qu'il était impossible de les découvrir.

Mon séjour dans l'étroite bande de terre baignée de chaque côté par les vagues du grand océan m'apparaît toujours délicieux comme une oasis calme et fertile dans le rude désert de ma vie.

A cette époque très reculée, tout le pays était couvert de magnifiques forêts de Cèdre et d'arbres de toute beauté. Dans les clairières poussaient toutes sortes de fruits délicieux depuis l'ananas, ce grand amant de la lumière solaire, jusqu'aux fruits des climats septentrionaux. Il y avait aussi des gommes balsamiques précieuses et des fleurs odoriférantes et partout résonnaient des chants d'oiseaux dont les douces notes emplissaient l'air de mélodie.

Du pays central à l'océan arctique tout était dédié à Aoual et lorsque la poussière des vagues se brisait sur les rochers et jetait dans l'air des splendeurs d'arc-en-ciel, lorsque la rosée luisait sur les arbres et les plantes et répandait sur toutes les formations stationnaires un éclat prismatique diamantin, les mères murmuraient à leurs petits.

« Voici la lumière d'Aura d'Aoual !...

Ceux qui par leur origine (c'est-à-dire le Premier Formé) étaient indépendants des concrétions du soi-disant réalisme, étaient un peuple simple à qui les cultes et les mystères étaient inconnus. Un seul (le chef-d'œuvre de l'Humanité) en qui demeurait un Esprit ou comme disaient quelques-uns une double part de la Divinité Holocaustale, le consécrateur suprême, était élu par la prédilection des plus grands voyants des Hiérarchies collectives. Choisi parmi les enfants conçus ou nouveau-nés, il était toujours une incarnation ou une réincarnation d'un des sept cieux matériels et généralement du septième ciel, autrement dit de la région des Intelligences libres. Il était nécessaire qu'il eût habité cette région depuis l'époque de sa formation dans la septième classification de la matière éternelle, qui est la classification actuelle. Il n'était pas nécessaire que les voyants vissent davantage, néanmoins la joie des Chefs était grande lorsqu'un voyant proclamait :

« Avant que les états matériels fussent, celui qui est nôtre était. »

Représentation invisible de Brah le divin Holocauste et sanctificateur qui demeurait en lui, l'Elu (l'Alamah) était le centre du lieu saint-vivant, le plus haut par ses capacités et le plus parfaitement évolué des Initiés. Le second par ses capacités et son degré d'évolution étant le deuxième cercle de centralisation, le quatrième ordre formait l'intermédiaire entre les hiérarchies et les hommes leurs semblables; le troisième ordre ou cercle formait l'intermédiaire entre le deuxième et le quatrième ordre ou cercle.

Lorsque l'Elu (l'Alamah) avait douze ans, il était présenté pour la première fois à la Hiérarchie quaternaire. A cet âge, ainsi que mes hôtes me le racontèrent, les forces universelles ou collectives montaient vers lui comme les marées d'Océanus montaient au contact de l'aura d'Abl et il les recevait selon ses capacités de responsion.

Il se retirait alors dans la Hiérarchie centrale et demeurait dans l'endroit qui lui était réservé ; sur la surface de la terre et dans la limite de son attraction, il ne touchait rien que par l'intermédiaire de ceux avec qui il était en parfaite affinité, du plus grand au plus petit.

Lorsqu'il avait deux fois neuf ans, il entrait en communication avec des êtres au delà de l'attraction de la terre afin de prendre connaissance, autant que c'est possible, de la région de l'Hostile, de ses habitants et du lieu de repos des âmes. Après trois ans de cette expérience, s'il avait prévalu, il était de nouveau présenté par quatre des plus grand Initiés qui proclamaient devant la Hiérarchie assemblée :

« Cet homme a subi toutes les épreuves même celles que nous avons subies collectivement et il est sans tache. Fort de la force de la sainteté de ceux qui ont souffert de l'épreuve, il est donc digne de prendre sa place comme sagesse et puissance de Brah, qui est la cause cosmique, qui est de la cause sans cause, qui est de l' « Indicible ».

Les voyants et les Initiés répondaient :

« Tu es le plus beau des fils de la Femme ; tu es rempli de Béatitude parce que Brah t'a choisi comme son lieu saint. Tu es ceint de l'épée de l'équilibre, extrêmement puissant ; porté par la Justice, monte en ta beauté au palais de la Vérité. Par ta droite puissante, tes ennemis seront subjugués. »

Alors un des quatre répondait :

« Libre comme les flots de la mer et comme les vents sans entrave est l'Elu ! Qu'il fasse ce que bon lui semble. »

Ensuite, il était conduit hors des portes de l'enceinte sacrée et seul ou accompagné de celui qu'il choisissait comme compagnon, il allait où il voulait, libre de revenir ou non. Seulement, avant son départ, un des quatre lui disait :

« Maître, si vous revenez, revenez avant que la douzième lune ait décru sinon nous vous enverrons ce que vous voudrez où vous voudrez et vous êtes sans blâme. »

Mais aucun ne manqua de revenir sauf un dont ils se souvenaient toujours : « Alphamah, le nôtre, n'est-il pas au pouvoir de l'Hostile ? »

Se demandaient-ils chaque jour entre eux au lever et au coucher du soleil.

Pendant mon séjour avec Azen, il me raconta plusieurs choses du plus haut intérêt concernant les régions mentale, psychique et nerveuse de l'état physique. Je n'avais pu les apprendre moi-même par expérience parce que j'avais accepté, à cause de mon épuisement, l'aide de l'être qui s'était présenté comme messager d'Allahoh. J'avais été sous son influence depuis ma sortie dans la région nerveuse jusqu'à mon retour.

Ce n'était donc pas sans une vive satisfaction que j'écoutais les paroles d'Azen qui, avant le temps où il était monté sans revenir, avait déjà monté et redescendu.

Il constata *de visu* que la plupart des hommes partagaient le sort des animaux à la désintégration de leur corps nervo-physique et que la vitalité était retirée des degrés d'être

nerveux, psychique et mental qui étaient désintégrés l'un après l'autre, la majeure partie de leurs éléments constituants revenant à la masse de la même nature qu'eux, de même que la majeure partie des éléments constituants du corps revenaient à leur lieu d'origine. Mais de même que le corps nervo-physique, dont les degrés d'être plus raréfiés sont retirés, est sujet, s'il n'est protégé, à la possession d'un hostile, de même les degrés nerveux et psychique sont sujets à ce mal qu'Azen appelait le mal suprême à cause de la confusion, de la tromperie et du déséquilibre qui en résultaient.

Quant au degré d'être mental, il le décrivait comme ayant relativement peu d'habitants et la plupart d'entre eux étaient du passé lointain, ayant choisi pour quelque raison spéciale cette demeure dans la région mentale en affinité éternelle avec la terre. La majeure partie au contraire de ceux qui pendant leur existence sur la terre avaient évolué suffisamment pour retenir leur personnalité mentale, après la désintégration du corps nervo-physique, avaient conservé leur personnalité psychique dans la région psychique largement peuplée de ceux qui avaient vécu sur la terre comme hommes.

D'autre part, il décrivait la région nerveuse comme ne contenant que peu d'habitants ayant vécu sur la terre. La quantité par exemple était compensée par la qualité car il n'y avait là que ceux dont les capacités étaient supérieures, les plus parfaitement évolués, ceux qui étant en vraie dualité d'êtrepouvaient retenir le degré nerveux de leur être physique.

Les exceptions, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas en dualité d'être directe, étaient, à ce que nous savons, en dualité avec la passivité universelle.

De ce nombre sont les hommes dont parle la tradition de beaucoup de nations et de peuples, que les enfants sensitifs, les oiseaux et les animaux les plus craintifs suivent sans crainte par instinct, par intuition, et dans des cas très rares par prédilection.

(A Suivre)

III
VISION D'AMEN

LA CONVERSION D'UN DIABLE

En cette saison d'automne où les vents turbulents de l'Ouest balayaient les feuilles dans mon jardin fruitier, je marchais sur l'épais tapis brun roussâtre qui recouvrait la terre et craquait sous mes pas. J'étais oppressé par la chaleur d'un siroco presque continu, que rendait plus intolérable encore l'incendie de forêts voisines allumé par les pauvres Arabes parce qu'on leur avait défendu d'y laisser paître leur bétail comme ç'avait toujours été leur coutume. Je m'étendis sur un grand tas de feuilles tombées, qu'on avait amassées pour nourrir la végétation de la génération prochaine et je m'endormis là. Je m'éveillai au milieu d'une brume humide et froide qui voilait un pays bas et marécageux de chaque côté de l'Ems. Pendant quelque temps je ne pus rien percevoir au-dessus de moi, à cause de l'épais brouillard jaunâtre mais je distinguai enfin graduellement la ville au-dessus de laquelle je flottais. Les maisons étaient élevées mais d'une architecture irrégulière, et quoique la ville fût petite, il y avait une cathédrale et quatorze églises. Par une raison que je ne pouvais définir, je me trouvais spécialement porté vers une église d'un gothique très pur, et je n'en trouvai l'explication qu'en approchant du clocher où j'aperçus, en trois cages de fer, trois êtres à la similitude de l'homme depuis la ceinture jusqu'à la tête, mais dont les membres inférieurs manquaient ; à l'endroit où eût dû se trouver chez des hommes ce dieu tant adoré, l'estomac, brillait une boule de lumière phosphorescente. Naturellement curieux de tous les phénomènes spiritualistes, ou plutôt nervosistes, et constatant que ces êtres ne faisaient nullement attention à moi, apparemment absorbés qu'ils étaient dans la contemplation de la ville qui s'étendait sous eux, je m'écriai : « Esprits bons et supérieurs, permettez-moi de vous demander qui vous êtes, quelle est votre mission, et comment il vous est arrivé d'habiter ces curieuses cages de fer ? » L'un de ces êtres me répondit aussitôt, d'une voix qui semblait venir de la boule phosphorescente : « Je suis tout ce qui reste du vieux Boccold, autrement dit Jean de Leyde, le tailleur renommé, roi de Sion, qui prit quatorze femmes,

dont une fut mise à mort pour avoir refusé de croire en son autorité divine. La cathédrale fut bâtie en mon honneur et les quatorze églises de la ville furent érigées en l'honneur de mes quatorze femmes. » — Tout cela est faux, répondis-je avec indignation : la cathédrale fut bâtie avant le temps de Boccold. »

L'être rit d'un rire creux, semblable à celui d'un ventriloque et dit :

« Qui parle de vérité : il ne s'agit là que d'histoire ! »

— Je suis Knipperdolling, dit le second être. — Et moi Kretching, s'exclama le troisième. Nous fûmes faits tous trois prisonniers en conduisant la glorieuse compagnie des Saints Anabaptistes à la conquête des « châteaux des cieux », leur héritage, et après avoir subi le dernier supplice, nos corps furent suspendus au clocher dans ces trois cages de fer. »

— Vos corps ne pourraient avoir été suspendus sur ce clocher de Saint-Lambert, si l'église avait été bâtie en l'honneur d'une des quatorze femmes. C'est tout à fait illogique et déraisonnable.

Le dernier qui avait parlé rit du même rire creux de ventriloque et répondit :

— Qui songe à la raison ? Qui parle de logique ? Il ne s'agit que de religion !

Alors d'une voix qui donna à mon corps nerveux un frisson, le premier marmotta :

« L'évêque nous a mis à mort ; si nous eussions été les vainqueurs, nous aurions agi de même à son égard ; c'est la manière chrétienne de s'aimer les uns les autres, et maintenant ! maintenant nous sommes ici pour la vengeance ! »

— Vous m'intéressez extrêmement, dis-je ; mais avant de continuer, pouvez-vous me donner de votre identité des preuves plus dignes de confiance ?

— Autant qu'il vous plaira ! Nous sommes possesseurs non seulement des corps nerveux de Boccold, Knipperdolling et Kretching, mais encore de leur mentalité que nous avons illuminée comme nous avons illuminé la place récente de leur estomac, de sorte que toute pensée depuis leur naissance jusqu'à leur agonie finale nous est connue.

Donner des preuves d'identité ! Mais nous pouvons les établir bien plus irrécusablement qu'ils ne le pourraient faire eux-mêmes s'ils étaient dans leur enveloppe charnelle ! »

Il y eut quelques instants de silence, puis Boccold reprit :

« Puisque vous vous intéressez à la nervologie, peut-être aimeriez-vous voir par vous-même en quoi consiste notre vengeance ? »

— J'accepte votre offre bien volontiers.

Alors il me sembla que les hautes maisons irrégulières, la cathédrale et les églises, le palais de l'Evêque, le bel hôtel de ville et même les remparts de la cité, les arbres et les plantes des jardins botaniques devenaient comme des ombres légères, les animaux comme des ombres plus foncées et mieux délimitées, et je ne voyais nettement que l'homme et les êtres moins matériels. Et maintenant une scène étrange se présentait à mes yeux nerveux. La grande majorité du peuple, dans la cathédrale, les églises, les maisons et même dans les rues, priait à haute voix, ou était absorbée dans une prière silencieuse, ou bien dormait lourdement. « Voyez, dit Boccold ; nous fûmes condamnés pour avoir prié ; un de nos pires supplices fut qu'on nous empêcha de dormir, et maintenant comme de bons diables nous donnons aux peuples de la cité où nous souffrîmes et à ceux de toute la région d'alentour, une abondance de prière et de sommeil, si généreusement que beaucoup ne se réveillent plus. Et toute cette béatitude — car tous ceux que nous pouvons affecter sont positivement enchantés — est celle des cages de fer où l'on nous suspendit par dérision et moquerie. Mes frères, chantons à l'unisson un chant de louanges et de grâces ! » Et d'un seul accord ils chantèrent : « Nous sommes trois bons diables ; trois bons diables nous sommes ! »

— Oh ! oh ! m'écriai-je à haute voix, c'est là cette épidémie de prière et cette maladie du sommeil si célèbres. Qui donc aurait pensé que cette dispensation mystérieuse de la divine Providence provenait de ces trois bons diables, dont les médiums déséquilibrés souffrirent il y a plus de trois siècles et demi ! En vérité leur vengeance a duré plus de quatre générations : ce n'est point la règle. »

— Naïf ! murmura la voix passive, à ma gauche ; et me tournant je rencontrai les yeux ardents d'une femme assez jolie, qui paraissait âgée d'environ vingt-huit ans. « Heureuse de me trouver en communication avec vous, Amen, continua-t-elle. Ne croyez pas un mot de cette théorie de vengeance : c'est une tentative de possession en gros — ni plus, ni moins — et les trois bons diables dans leurs cages sont des messagers qui vont en avant de leur seigneur pour lui préparer le chemin. Vous semblez douter ? Je suis une des quatorze femmes du vieux Boccold et j'ai perdu la vie pour avoir refusé de croire à ses prétentions surnaturelles. Quand il me le reprochait, je lui disais : « Ne lâchez pas la planche de tailleur ! Si votre prédécesseur le cordonnier s'était contenté de son métier, il serait toujours en vie et tirerait encore l'alène. »

— Vos renseignements sont pleins d'intérêt, mais je suis

d'une culture à demi scientifique ; aussi je ne crois que ce qui peut être prouvé et reproduit à volonté ; et je demande des preuves.

— Le poids de votre croyance ne doit pas, en ce cas, vous être un lourd fardeau, mais la preuve n'est point difficile, vous n'avez qu'à fixer votre regard sur le bout de mon index gauche et quand vous verrez un rayon de lumière carminée qui en sort, suivez-le.

— Bon !

*
* *

Je suis le rayon carmin ; non seulement les yeux de mon degré nerveux, mais encore ceux de ma mentalité sont ouverts et voici ce qui se passe devant moi :

Sur un grand fauteuil en cuir, sous l'ombre même de la flèche de Saint-Lambert, un vieillard dort ; il est silencieux et immobile : seul un léger soulèvement de sa poitrine montre qu'il vit. Au dos de son fauteuil se trouve un être du même degré de raréfaction que moi-même. Il est à la similitude parfaite de l'homme, mais svelte, agile, légèrement lumineux ; sa forme et ses traits sont classiques et parfaits ; les yeux profonds ont en eux une lumière qu'on ne discerne pas dans ceux des mortels.

Momentanément j'éprouve une sensation de respect qui n'est pas complètement exempte de peur mais je vaincs cette sensation par un effort de volonté et dis : « Evidemment vous êtes un esprit très supérieur et d'un ordre tout à fait différent de celui des trois qui veillent au clocher. Oserai-je vous demander votre nom et rang ? » « Je suis le Dieu Hélios, qui donne la lumière à la fois aux Dieux et à l'homme. » — « Vous ! Hélios, le Dieu soleil ! mais toute la région sous la zone de votre influence est obscurcie d'un brouillard jaune et épais ! c'est impossible. » « C'est tout aussi possible que cette assertion que le Dieu qui forma l'homme à sa propre similitude et lui donna la domination perpétuelle sur l'état physique le condamna à la mort, divisa son être et le dépouilla de son pardessus, tout aussi possible que l'assertion que le « Fut, Est et Sera », l'Eternel s'est livré à la destruction en gros d'hommes, de bêtes et d'oiseaux (sans mentionner les arbres et plantes de la terre). Tout aussi possible que l'assertion que Bra-ahd commanda aux hommes d'abandonner leurs femmes et enfants avant de pouvoir devenir ses disciples — ou qu'il vint apporter parmi les hommes non pas la paix, mais une épée et fit de la haine des membres d'une famille les uns envers les autres « une condition d'initiation. » — « Je ne suis pas un théologien, mais un jardinier ; néanmoins je refuse absolument de vous appeler Hélios. » « Soit ! nous autres, les Dieux,

dépendons non seulement pour nos noms mais pour notre être même de l'homme (un secret qui, heureusement leur est caché) ; mettons que vous m'appeliez Esculape. »

— « Impossible ! Esculape fut un réparateur de la santé, vous êtes un destructeur d'hommes. Puisque vous êtes évidemment un esprit en autorité, je vous appellerai : « Chef ». — « Hem ! parce que l'humanité est notre cuisine ? J'accepte l'appellation. — Comme dit le grand dramaturge : « Qu'y a-t-il dans un nom ? une rose sous un autre nom sentirait tout aussi bon. » — « Vous connaissez donc la littérature européenne ? » — « Evidemment ! La littérature, l'art, la science sont sous la zone de notre influence presqu'aussi complètement que la Théologie qui y est annexée. C'est pourquoi les deux premières sont la cause de la mortalité mentale et morale et, ma foi, la troisième est la cause de la mortalité nervo-physique. Si vous suiviez attentivement les actualités, vous verriez que la voie de vos nouvelles découvertes est teinte du sang humain, qui est la libation moderne versée en notre honneur. Puis-je vous demander votre nom et rang ?

Certainement ! Je suis un étudiant. Par conséquent je serais content s'il vous plaisait de me dire d'où vous êtes venu, et comment et quelle est votre mission spéciale ? » — « Certainement ! Je suis venu de l'abîme, je suis venu pour répondre à l'évocation en commun, et ma mission est de prendre possession de l'enveloppement charnel de ce dormeur dès qu'il le quittera et d'être ainsi homme sur la terre. » — « J'ai lu quelque peu et entendu bien davantage, au sujet de la possibilité d'une telle monopolisation du corps, immédiatement après le départ de l'être plus raréfié ; mais j'avoue mon incrédulité, et je donnerais beaucoup pour être témoin, moi-même, de l'opération. » — « Rien n'est plus facile, à une condition : que vous unissiez, votre mentalité avec la mienne, de sorte que pour le moment, notre connaissance, notre expérience soit comme une. » Je demeurai silencieux pendant quelque temps, puis je dis : « Il est vrai que je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'il y a de vrai dans ces vieilles histoires et légendes ; mais que ferais-je si après avoir uni ma mentalité à la vôtre, vous monopolisiez celle-là aussi ? Au-dessus de toutes choses j'évalue mon intelligence. » Le visage vers lequel je regardais dubitativement resta grave, mais les yeux riaient quand il répondit : « Voilà où nous ne sommes pas de même avis, Amen ! Pour moi, je n'y attache aucune valeur. Semi-Européenne, semi-Orientale, il y a à peu près autant de saveur dans votre intelligence que dans les dattes du palmier qui croît à vos portes ; je n'accepterais pas votre intelligence comme don pour la très bonne raison que nous

ne saurions qu'en faire. J'ai consenti à votre désir par pure courtoisie, et à la seule condition possible. Acceptez mon offre ou rejetez-la. Prenez la connaissance que vous prétendez désirer ou laissez-la, c'est votre propre affaire. Seulement décidez-vous d'une manière ou de l'autre, et faites vite. » — « J'accepte. » — « Bon. »

En union de mentalité avec l'Esprit extra-supérieur (je m'aperçois que la mienne est illuminée par une radiance saphirine foncée), j'entre dans le cerveau de l'ex-dormeur qui ne respire plus, un avec l'Esprit extra-supérieur, je prends mon siège dans la célèbre glande pinéale dont j'ai tant entendu parler, mais dont auparavant e n'avais jamais vu un spécimen vivant. Momentanément, je sentiente le désir d'investiguer ce célèbre petit enveloppement, et de décider s'il est ou n'est pas le siège de l'âme, mais l'Esprit extra-supérieur me rappelle à l'ordre. « L'union avec notre mentalité est notre condition que vous avez acceptée. Si vous n'avez pas l'intention de remplir cette condition, sortez. » Cela est juste. Je bannis toute pensée personnelle : dans la glande pinéale de l'homme que nous possédons s'attache sa propre mentalité vitale ; elle se mêle indissolublement à la mienne, en sorte que dans un instant toute la vie de cet homme depuis le moment de sa conception se déploie comme le vaste panorama de la terre, de la mer et du ciel, au lever du soleil. Je sens avec la perception, je comprends avec la connaissance, je réalise avec la réalisation de Karl. « Etant homme, vous êtes en affinité plus efficace que moi avec notre sujet jusqu'à ce que sa mentalité se soit assimilée avec la mienne. Avec ma lumière intellectuelle et la vôtre, vous serez un véritable Illuminé. » Alors (conscient que je ne suis pas en pleine possession de mon libre arbitre, mais qu'en quelque manière inexplicable, je suis Karl et moi-même en même temps), j'obéis au chef et lui réponds : « Ma mère fut la fille d'un pauvre savant. Mon père fut le fils d'un officier de marine, tous les deux naquirent dans un petit village en Ottawa ; tous deux furent laissés de bonne heure sans mère ; tous deux possédaient un petit patrimoine, et, à 14 ans, mon père était orphelin. Dès l'enfance, tous deux furent des amis sûrs. Lorsque mon père eut 20 ans et ma mère 16, ils se marièrent et, pour la première fois ma mère, quitta son lieu natal, et cela contre la volonté du savant qui, ayant vécu en Perse dans sa jeunesse et s'étant marié avec une jeune fille de Saadi, la joie des roses, était imbibé des notions orientales : « Passez la fête nuptiale dans mon home et soyez le centre de ceux qui vous connaissent et aiment le mieux », disait-il. Mais une parente influente de New-York ne voulait pas entendre parler d'un tel projet qui non seulement était con-

traire *à la mode*, mais lui semblait opposé à toute délicatesse. Le savant soupira et céda ; et sitôt que le déjeuner de mariage — à la mode — fut terminé, le train rapide enleva comme un tourbillon les nouveaux mariés les amenant à Bath, aux bords du grand lac. Le porte-monnaie des nouveaux mariés n'était pas trop garni, et comme ils avaient tout un mois de voyage devant eux, ils étaient obligés de viser à l'économie. En conséquence, leur couche nuptiale fut dans une chambre mal aérée, du deuxième étage d'un hôtel de deuxième ordre. La chambre avait été occupée la nuit précédente par un Boulevardier qui était venu voir la chute du Niagara, et qui, grâce à des piqûres de morphine, dormit comme un enfant et fit à peine quelques plis de trop aux draps ; de sorte que l'économe patronne de l'hôtel les fit repasser à la presse sans les laver.

Tel fut l'entourage de ma conception. Mon père dormit ; mais ma mère fut mal à l'aise. Le souvenir de petits discours dont quelques-uns manquaient de raffinement, après le déjeuner nuptial, ainsi que des clignements et insinuations des porteurs et flâneurs sur le quai de la gare, la blessaient, elle pour qui l'amour était l'idéal par excellence et dont l'union était sa couronne naturelle et glorieuse. En outre, elle sentient a l'aura du Boulevardier qui se propageait dans l'atmosphère manquant d'air de la chambre — une atmosphère contrastant péniblement avec celle de sa chambrette simple mais coquette sous le toit de la maisonnette couverte de chaume, sur le balcon rustique de laquelle s'entortillait le jasmin grimpant dont les fleurs blanches, la nuit d'hier, parfumaient l'air d'une odeur délicieuse. D'un désir mutuel ils déjeunèrent dans la chambre que la fenêtre, qui n'ouvrait pas sur le lac, fut impuissante à purifier ; ensuite ils allèrent en bateau à voile sur le lac Ontario. Eau et ciel tout était parfait ; mais les hommes du canot qu'ils louèrent, indiquèrent la nouvelle mariée du doigt en se poussant les coudes l'un à l'autre, et le garçon qui les accompagnait avait un ricanement sur les lèvres. « Revenons », dit la nouvelle mariée, Rome fut le mot sur ses lèvres mais ce mot s'y évanouit. Mon père comprit et dit aux bateliers de se diriger vers la rive. Alors ils s'assirent ensemble dans l'ombre, au bord des eaux et furent profondément heureux, jusqu'à ce que la faim, cette horloge la plus inflexible de toutes, les avertît qu'il était l'heure du dîner. La jeune épouse avait la faim des gens de bonne santé, mais à leur entrée dans la salle à manger, ceux qui mangeaient déjà se poussèrent les coudes les uns aux autres, tous les yeux se dirigèrent vers elle, et quelques journalistes, qui étaient venus voir un nageur renommé risquer sa vie tentant de traverser la chute du Niagara, mirent leurs lorgnons. Les mets servis étaient abondants

et bons, mais la faim, la sauce par excellence, manquait et chaque bouchée semblait s'arrêter dans la gorge de la jeune femme ; son unique pensée était : « Si seulement Karl achevait son déjeuner et m'emmenait d'ici. » Ensuite j'étais ballotté çà et là pendant une heure entière, moi la tendre petite graine plantée en sol vierge et ne demandant que le repos nécessaire pour ma sustentation et germination. A la fin de la troisième semaine, ma mère, mon tout en tout, s'était accoutumée au nouvel état des choses, par nécessité. Elle ne pouvait pas toujours laisser sa nourriture sans y goûter parce que des gens la lorgnaient, chuchotaient et riaient à son sujet et il fallait se montrer gaie pour son mari qui, comme d'autres hommes qui aiment et estiment leur femmes, avait une tendance à devenir mélancolique ou joyeux à mesure qu'il la voyait triste ou gaie. « Mon visage est le baromètre de mon Karl, se dit-elle ; il doit toujours marquer beau temps. » Au dernier jour de leur séjour à New-York city, ils reçurent une lettre de la dame qui avait insisté pour qu'ils fissent leur voyage de noce, leur disant qu'elle était de retour et les priant de venir la voir ; elle avait, disait-elle, une bonne nouvelle à leur annoncer. Ils allèrent à son hôtel bien monté, et là apprirent que telle était la nouvelle : un de ses amis avait obtenu un bon emploi pour mon père, comme correspondant étranger pour une grande maison de vente en gros à Berlin, à condition qu'il se fît naturaliser comme enfant du Vaterland et qu'il se rendît à son nouveau poste immédiatement. L'offre était trop bonne pour être négligée, et ils acceptèrent les conditions avec reconnaissance. Par conséquent, au lieu de passer le second mois de mon existence dans la tranquillité de la maisonnette à toît de chaume dans le petit village, je l'ai passé ballotté sur le sein palpitant d'Océanus. Pendant les sept premiers jours, ma mère avait un terrible mal de mer et ne put rien prendre excepté des biscuits et du cognac avec de l'eau, boisson à laquelle elle n'était pas accoutumée. Ce que j'ai souffert par le mal de mer et le cognac est indescriptible. Sans doute les embryologistes ricaneront à l'idée d'une telle souffrance de la part d'un embryon de cinq semaines ; laissez les faire, cela ne prouve rien, excepté que leurs mères n'avaient pas le mal de mer, ou qu'ils ont oublié leurs sensations embyonnaires. Une chose qu'ils oublient évidemment, c'est le développement de la tête et du foie embryonnaires. A la fin du deuxième mois de mon existence, nous étions installés dans la capitale allemande, et à l'aide de son patron qui était riche et influent, mon père n'eut aucune difficulté pour sa naturalisation. A peu près un mois plus tard, j'éprouvais encore un changement. Au moment où j'étais accoutumé à reposer tranquillement, je me trouvais mis en mou-

vement d'une façon des plus extraordinaires : j'appris dans la suite que c'était l'effet d'un goût nouvellement acquis par ma mère pour la valse. Je sentientais aussi que nous étions aurisés par un nouvel enveloppement ; je sus plus tard que c'étaient les bras d'hommes autres que l'auteur de mon être. A la fin du quatrième mois, je devins tellement désespéré à cause de ce nouvel état de choses, qu'une nuit, de ma propre initiative, je fis un saut d'indignation et protestation, qui, je le suppose, fut efficace ; car ensuite le tournoiement qui m'a tant affligé cessa, et pendant les trois mois suivants, mon existence fut assez satisfaisante. Puis subitement une tristesse inexplicable pénetra mon être. Plus tard, j'appris qu'elle avait pour cause la tristesse de ma jeune mère ; car mon père en faisant un peu de menuiserie chez nous, selon son habitude, dans les heures de loisir, s'était blessé la main avec un éclat de bois, sans y prêter attention. Mais la blessure au lieu de se guérir devenait terriblement douloureuse et décolorée, et quand le médecin arriva, il était trop tard ; la gangrène était survenue et quoiqu'on lui amputât la main, il mourut. Les médecins tinrent une consultation solennelle sur le désir de son patron, et ils décidèrent que la catastrophe résultait de ce que son sang était vicié. Ceux qui connaissaient la victime rendirent témoignage de la pureté de sa vie ; la Faculté répondit gravement : « Cela se peut ; mais un si subtil empoisonnement du sang peut venir du fait d'avoir dormi dans une chambre dont l'air était empoisonné, dans un lit où quelqu'un d'une constitution viciée a dormi ; ou en buvant de l'eau qui a reposé pendant quelque temps dans cette chambre, ou dont la personne malade a bu. A la fin du septième mois, après ma conception, je devenais le possesseur d'une personnalité indépendante. C'était une pauvre, faible, mais pas malsaine personnalité et le premier mois s'écoula avec un certain sentiment de confort : je dormais ou me gironnais en buvant le lait chaud de ma mère quoique je sentisse par instinct ce que je buvais de douleurs avec ce même lait. Mais au bout de ce temps, une vilaine chose froide et flasque fut poussée dans ma bouche et y fut tenue ; et quand après une faible résistance, la soif prévalut sur le dégoût, je bus le lait du biberon. Cet instinct qui révèle aux bébés et nourrissons ce qui est caché aux sages et prudents m'avertissait que quoiqu'il me nourrît physiquement, de sorte que je commençais à me bien porter, il manquait essentiellement à nourrir ma mentalité comme le faisait le lait de ma mère ; ce qui n'avait rien d'étonnant, vu que c'était le lait d'une vache de la laiterie de la ville. Un jour, comme je dormais dans mon berceau, je songeai que de nouveau je buvais le lait que j'aimais tant et je souriais dans mon sommeil et étendais mes bras.

Ma mère me serra contre son cœur en disant : « Mon petit ange voit peut-être son père en Paradis ? » Mais une dame visiteuse répondit : « Pas du tout, ma chère amie ; ne vous abandonnez pas à telles vaines imaginations. Petit Karl a seulement de la flatuosité dans l'estomac. » Le degré nerveux de mon père, qui s'attardait autour de ceux qu'il aimait tant répondit : « Le paradis d'un petit enfant, ce sont les bras environnants et le lait de sa mère. » Mais moi seul ai saisi le faible son de sa voix ; les bruits tumultueux et variés de la cité affairée avaient gâté les organes des sens des habitants, de sorte que, voyant, ils ne voyaient pas, et entendant, ils n'entendaient pas. A peu près vers la fin du quatrième mois de mon existence individuelle, indépendante, deux terribles malheurs m'arrivèrent. J'en étais aussi irresponsable que de l'entourage défavorable de ma conception. Ma vache mère se remariant, le lait fut changé pour celui d'une bête inférieure, et la dame qui avait insisté pour que mes parents fissent leur voyage de noce, et qui avait été la cause de la naturalisation de mon père, et par conséquent de la mienne, venait nous faire une visite. M'ayant semi-magnétisé par son regard persistant et ayant collé ses lèvres charnues humides aux miennes jusqu'à ce que je fisse des efforts pour m'en débarrasser, je poussai, une fois libre, de grands cris ; elle déclara que j'étais un spécimen de l'humanité maladif, nerveux ; puis s'emparant subitement de mon bras, elle releva ma manche blanche et s'exclama : « Mais justes cieux ! l'enfant n'a pas été vacciné ! » Le lendemain elle amena un médecin qui perça la chair de mon bras, me tira mon premier sang mêlé de larmes et me vaccina. Mon bras bientôt enfla et devint douloureux, de sorte que je ne pouvais pas dormir, mais ce ne fut pas le pire de mes peines ; car avant longtemps des dartres survinrent en diverses parties de mon corps, accompagnées d'une démangeaison intolérable. Ma gorge et ma bouche étaient desséchées et ma langue tellement impure que tout lait me dégoûtait ; je toussais la nuit et à tout changement de température. Ma mère, anxieuse et vivement peinée, se dévoua entièrement à me soigner, mais notre existence s'en considérant négligée, alla loger dans un hôtel, d'où nous reçûmes une lettre disant que les nombreux appels à sa charité l'empêchaient de continuer à nous envoyer les 25 francs par mois qu'elle nous donnait depuis la mort de mon père. En même temps, le médecin disait que l'air de la campagne était absolument nécessaire à mon existence et que je devrais passer l'hiver qui s'approchait rapidement dans un climat plus chaud. Alors ma mère pleura amèrement car à présent, elle était obligée d'augmenter nos moyens extrêmement restreints en donnant des leçons de chant et de langues étrangères ;

les moyens de mon exode et de mon existence ne dépendaient plus que d'elle. Dans notre peine, une dame illustre et dévote, aux plus jeunes enfants de laquelle ma mère enseignait l'anglais, offrit de me placer dans un établissement admirablement conduit au sud de l'Italie, où l'on soignait les enfants malades, dès la plus tendre enfance jusqu'à l'âge de sept ans. Cette dame assura ma mère que les bonnes religieuses seraient plus qu'une mère pour moi et qu'elle-même, s'il était nécessaire, paierait les frais de voyage et de séjour en Italie pour ma mère pendant les vacances d'été, afin que je fusse avec elle. Tout d'abord ma mère refusa de me laisser partir, mais à mesure que le froid augmentait, ma toux fit de même. et le docteur fut péremptoire. Par conséquent, au commencement du septième mois de mon existence individuelle, j'étais porté aux bras d'une religieuse à la crèche de X***. Quand l'habitude, si puissante à nous façonner, m'eût accoutumé à la perte de mon ancien entourage, je fus content de passer mes jours dans une grande chambre aérée où parmi des nombreux humains se traînant par terre, je courais à quatre pattes, les membres libres, à la chasse de balles colorées, ou m'arrêtais en extase devant les caprices d'un grand polichinelle peint de gaies couleurs ; jamais je n'ai éprouvé un plus grand triomphe que lorsqu'un matin, comme la clarté dorée du soleil remplissait la chambre, je saisis le barreau solide d'une chaise qu'une des sœurs venait de quitter et me tint droit, debout pour la première fois. Très heureuse était ma jeune mère lorsqu'elle me conduisit par la main au bord des cours d'eaux ou s'assit avec moi sous les ombres profondes des arbres. « Parle mon chéri, me dit-elle, essaie de dire Maman, maman chérie. » En réponse, je balbutiais les trois mots qu'avec mes camarades j'avais appris comme un perroquet : « Jésus, Marie, Joseph », mais j'appris bientôt les mots qu'elle m'enseigna et ce fut : « Maman, maman chérie ! » qui s'attarda sur mes lèvres lorsqu'elle m'eût quitté pour revenir à ses travaux. A l'âge de deux ans, ma liberté d'action fut empreinte d'un commencement d'éducation régulière. Pendant deux heures, tous les jours de la semaine, sauf le dimanche, on me faisait tenir debout dans un demi-cercle, ou marcher autour d'une chambre avec des jeunes compagnons, et répéter certains sons singuliers qu'une religieuse vociférait en brandissant un bâton sur de certaines marques singulières blanches, sur un tableau noir. Il n'y avait aucune douleur spéciale dans cet étrange exercice, mais j'avais une conscience indéfinie que c'était un commencement d'ennuis. C'est ce qui fait qu'un jeune poulain de course refuse complètement de se laisser attacher sur son dos une selle légère quoique son poids soit imperceptible. De

même je hurlais et résistais à l'innovation, comme j'avais fait à l'égard du morceau de caoutchouc du biberon qu'on mettait de force dans ma bouche. Mais mes protestations furent pires qu'inutiles; on me fit entrer en classe, jour après jour, en dépit de mes hurlements, et quand, un jour, je refusai de proférer les sons du règlement, un grand bonnet en papier brun fut mis sur ma tête et on me poussa dans un coin de la chambre. Mon sens du respect de soi fut blessé quand quelques-uns de mes camarades m'indiquèrent du doigt en riant, et je décidai que la soumission était préférable à la disgrâce, que je ne résisterais plus, mais me mettrais à travailler énergiquement pour maîtriser les sons incompréhensibles et les associer avec les signes blancs encore plus incompréhensibles. Mais cette nuit, une nouvelle espèce de pensée m'envahit. Dans le long dortoir où mes dix camarades et moi-même dormions, se trouvait un autel qui consistait en une table de sapin couverte d'un tapis cramoisi, au-dessus duquel se trouvait une poupée de grandeur naturelle représentant un enfant d'environ notre âge, qui ne différait de nous que par l'absence de tout vêtement, exception faite d'un chiffon rouge roulé autour de ses reins. On nous disait que c'était le Dieu, dont le nom fut le premier mot que nos lèvres apprirent à prononcer. Le sacrifice qu'on nous inculqua d'offrir à l'enfant Jésus, sur son autel, consistait en bonbons que les visiteurs nous donnaient, des amandes, des morceaux de pain d'épices qu'on nous offrait aux jours de fête, et des superfluités de ce genre, et lorsque infailliblement le matin nons les trouvions disparus, la religieuse qui dormait au bout de notre dortoir nous félicitait de la Divine acceptation de nos offrandes. La nuit qui suivit ma disgrâce je ne pouvais pas dormir; il me semblait que le poids du léger bonnet de papier était énorme, et comme l'horloge de la chapelle sonnait trois heures, dans un tremblement d'excitation, je me glissai sans bruit vers la toute petite veilleuse placée sur l'étagère au-dessus de l'autel sur lequel les pieds de notre Dieu bébé reposaient. Une partie de dames qui nous avaient visités le jour précédent nous avait régalés abondamment de bonbons et de gâteaux sucrés, de sorte que sur l'autel je voyais à la faible clarté de la veilleuse des chocolats, crèmes, gâteaux aux amandes, gâteaux sucrés et dragées posés sur le tapis rouge en petits entassements, tels que les avaient placés leurs propriétaires. Je reconnus mon propre trésor spécial, et le souvenir me revint d'un certain matin où j'avais vu notre bonne gardienne s'approcher de l'autel, un sac à la main, au point du jour : la tentation me saisit subitement de manger ma propre offrande, ou en d'autres mots (comme un sacrificateur à demi moderne), de partager mon propre sacrifice, et comme l'Eve

enluminée, à côté de l'arbre aux pommes rouges et jaunes, qui ornait notre classe, j'étendis ma main, je *pris* et *mangeai*, et ce que je mangeais fut tellement bon et agréable que je fis table rase des offrandes en bloc. Puis je me glissai dans ma couchette et veillai — je veillai jusqu'à ce que je visse la religieuse s'approcher de l'autel avec son sac : Je l'entendis pousser un petit cri d'effroi ; puis tout d'un coup je commençais à éprouver la sensation dont je me souvenais de mes jours embryonnaires quand j'étais ballotté sur le sein d'Océanus. Je fis des efforts surhumains pour endurer en silence, mais malgré moi, je vomis, et ensuite je gémis. En un instant, la religieuse fut à côté de moi avec une cuvette dans laquelle je versais le mélange de dragées, crème, chocolat, gâteaux sucrés et gâteaux aux amandes. Tous mes camarades dormaient profondément et moi seul entendis ces paroles terribles : « Malheureux enfant ! vous avez volé l'enfant Jésus ! » Puis le vomissement revint et indiquant du doigt le sac sur son bras, je m'évanouis. Les dragées étaient teintes avec de l'arsenic et imprégnées d'acide prussique pour leur donner du goût. Après cet événement je sentis que j'étais regardé par tout le monde sauf, par ma mère comme un mauvais sujet, et quoique, en ce qui concernait son traitement, il n'y eût rien dont j'eusse à me plaindre, j'avais un secret pressentiment du danger. En approchant de la fin de ma septième année, ce pressentiment se développa en un présage de malheur. Par ce temps, quoique ma santé fût rétablie, ma mentalité était dans un état singulier, un état causé par ce fait que je passais 9 mois de l'année avec les religieuses, et trois avec ma mère qui était imprégnée de toutes les idées de son père, le savant et philosophe penseur.

Mon intelligence comme mon cœur était avec ma mère et quoique je suivisse paisiblement et sans résistance la routine quotidienne avec mes camarades, il arrivait de temps en temps qu'un mot, un geste montrait aux religieuses toujours vigilantes que j'étais un hérétique et un incroyant. Mon grand désir était d'être artiste peintre et je consacrais toute minute perdue à l'art que j'aimais tant, faisant libre usage des matériaux de dessin et des couleurs dont ma mère me fournissait. Malheureusement pour moi, j'avais un penchant pour la caricature et, un jour que nous avions reçu universellement des cadeaux coûteux d'une partie d'illustres visiteurs et par conséqnent des exhortations plus ferventes qu'à l'ordinaire de faire des offrandes à l'enfant Jésus, je dessinai la poupée d'après nature, mais au lieu de mettre son cœur percé de flammes à l'extérieur de sa poitrine, je placai le sac de la sœur gardienne à l'extérieur de son estomac. Ce soir-là l'esquisse manquait dans mon petit portefeuille, mais on ne me fit aucune remarque. Quelques jours plus

tard, le bruit courait qu'un petit crucifix en argent avait disparu et peu après, qu'une bague, une ancienne relique, ne se trouvait plus. Et puis ce fut une pièce d'or laissée par l'économe sur le tableau et qui fut perdue ; enfin une bague de prix déposée par une mère reconnaissante au pied de l'autel de saint Joseph, dans la chapelle des enfants, fut volée. La semaine même avant le jour où je devais revenir près de ma mère, et pendant que mon cœur bondissait de joie, la supérieure ordonna qu'on fît une recherche générale des objets disparus, et à mon étonnement et à ma grande consternation, ils furent trouvés enfoncés dans un trou de mon matelas ; et comme je demeurais seul et sans appui, étourdi par le coup inattendu qui couronnait mes pressentiments, une lettre arriva de la dame de New-York priant les nonnes de se charger de moi comme orphelin de charité parce que ma mère avait été écrasée par un automobile, et tuée sur place, en me laissant dépourvu de moyens d'existence. Ce soir-là, le directeur et aumonier me fit appeler et après avoir énuméré mes crimes et s'être étendu sur la bonté et la patience de mes ennemis, il m'informa qu'au lieu d'être publiquement jugé et envoyé à la prison commune, on avait décidé que je serais envoyé à certains bons pères de Rome qui prenaient soin des enfants méchants, pervers et rebelles. Une semaine plus tard, j'étais installé dans un pénitentiaire pour sept ans. La vie fut une sévère et dure réalité, mais je supportai stoïquement tout ce qui arriva, n'ayant plus de place dans mon cœur que pour une seule douleur, la perte de ma mère. Je choisis pour amis, autant que le choix me fut possible, les plus libres et les plus intelligents de mes coprisonniers — car en réalité nous étions tels — et mes aventures et punitions furent nombreuses, mais heureusement pour moi le maître d'école était un homme d'une grande culture et d'une intelligence supérieure ; me trouvant avide de certaines sortes de connaissances, non seulement il me laissa libre d'apprendre, mais me donna toute assistance dans mes études, et quand je lui dis mon désir d'être artiste, il me dit de lui montrer un spécimen de mon talent. J'avais l'intention d'esquisser un de mes condisciples, mais sitôt que j'eus le crayon en main, l'ancien amour pour la caricature redevint le plus fort : un quart d'heure après, je lui présentai le portrait du plus sévère de nos maîtres, portant sur le dos d'énormes paquets de péchés étiquetés, et battant un petit toutou dont le visage était celui de notre plus jeune camarade, parce qu'il avait ramassé un morceau de pain tombé de la table. « Servez-vous de votre talent pour un meilleur objet, mon enfant, dit-il ; et souvenez-vous que tout le monde doit être loyal envers soi-même. » Mais la voix était douce et les yeux gris, à l'ordinaire si tristes, riaient ;

je sentis qu'il m'aimait et ses paroles pénétrèrent profondément dans ma mentalité. Désormais je me fis un modèle de diligence et de bonne conduite, et graduellement ma position devint celle d'un postulant plutôt que d'un coupable. Ainsi les années s'écoulèrent et quand approcha le moment de mon départ du pénitentiaire, le supérieur me dit que, si je le désirerais, je pourrais entrer novice dans un couvent de leur ordre à Rome, où mon histoire précédente serait à jamais inconnue ; je refusai avec reconnaissance mais fermeté cette offre, premièrement parce que l'enseignement de ma mère me rendait la vie religieuse impossible et secondement parce que le désir croissait en moi, toujours et toujours plus fort, de m'agenouiller sur son dernier lieu de repos. Ainsi au temps désigné, je sortis du pénitentiaire, n'ayant rien que les vêtements grossiers et mal ajustés qu'on m'avait donnés et cinq francs d'argent de poche. En ce temps, mes camarades m'avaient déjà fourni une image du monde, et je sentais que j'avais le pouvoir, comme le chat, de tomber sur mes pieds à tel endroit que me jetterait la fortune volage. J'allai tout de suite au Consulat allemand montrer mes papiers de naissance et contai mon histoire ; je dis mon désir de revenir au Vaterland et de me mettre à l'œuvre pour gagner l'argent nécessaire pour les frais de mon voyage. Il y avait en moi quelque chose qui plut au consul et il m'engagea comme commissionnaire à 20 francs par mois. Cette somme, avec les pourboires que je recevais à l'occasion, me mit en état de revenir à Berlin en moins d'une année. Une fois là, je dévouai tous mes jours à la recherche de la tombe de ma mère ; mais nulle part je ne pus la trouver. Je cherchai dans les registres les traces de son décès, mais je ne pus trouver rien non plus ; toute trace d'elle, et même sa mémoire, était perdue dans la cité affairée. Néanmoins, ma recherche ne fut pas sans résultat ; car un soir que je me promenais tristement parmi les rangées de fosses qui rendent un triste témoignage de la spoliation de l'homme, la forme d'une jeune fille en grand deuil et pleurant sur une tombe nouvellement creusée, attira mon attention. La figure était exquise, dans sa piteuse supplication et comme ses yeux rencontrèrent les miens, elle dit : « C'est ma mère ; c'était le seul être au monde qui m'aimât ! » « Pauvre petite, répondis-je ; votre perte est grande en vérité ; mais la mienne l'est encore davantage ; vous pleurez sur la tombe de votre mère, moi je cherche en vain celle de la mienne. » Elle se leva et instinctivement nos mains se rencontrèrent : « Mon nom est Karl : Karl Husoldof », dis-je. — « Et le mien est Lucile Van Brunel. » Après, mon énergie qui allait rapidement en diminuant se ralluma, et maintenant bien éduqué, conscient de toute la sublimité de mon

art favori, je me déterminai à me tailler à moi-même un chemin vers la renommée. Une fois de plus je gagnai l'argent pour pouvoir retourner à Rome, et là vivant de presque rien, étudiant et travaillant religieusement dans le pays de l'art, deux ans après c'est-à-dire lorsque j'eus 17 ans, déjà on commençait à parler de moi comme d'un jeune artiste plein de promesses. A cette époque, je choisis pour sujet l'esquisse que j'avais faite de mémoire de Lucile Van Brunel pleurant auprès de la tombe de sa mère ; la conception et plus spécialement le modèle me gagnèrent la sympathie et, partant, le succès. Je refusai de vendre mon tableau mais je trouvais une vente rapide et rémunératrice pour tout ce que je peignais, et comme mon imagination était vive, et que je travaillais vite, l'argent vint sans difficultés. Chaque triomphe fut annoncé à Lucile Van Brunel qui pouvait lire l'italien, et de temps en temps je reçus d'elle quelques mots affectueux de félicitation, qui me donnèrent une nouvelle force et un courage plus assuré. L'été suivant je revins à Berlin fièrement et joyeusement conscient que je pouvais demander la main de Lucile Van Brunel à son tuteur avec au moins une bonne chance pour que mon offre fût acceptée. Le jour qui suivit mon arrivée, je me trouvai en présence d'un vieux monsieur chauve dont une jambe était entortillée de bandes et reposait sur une chaise. « Vous m'excuserez de ne pas me lever, jeune monsieur, dit-il ; je suis martyr de la goutte. J'ai reçu votre lettre ce matin, et votre renommée vous a précédé. Puis-je demander à quoi je suis redevable de cette visite ? » Je lui dis brièvement ma rencontre avec sa nièce et pupille auprès du tombeau de sa mère, et mon amour toujours croissant pour elle, mes ressources, mes espérances et mon désir de l'avoir pour ma femme. Il me félicita de mon talent et succès, me dit qu'il croyait que mon amour était payé de retour ; puis il ajoutait : « Il y a une question qu'il est de mon devoir de vous demander. Avez-vous aucune rente déterminée ou des ressources en cas de besoin ? » Je répondis que je n'en avais pas mais que j'étais diligent, travailleur et que les demandes pour mes tableaux dépassaient ce qu'il était en mon pouvoir d'exécuter et que même le soir précédent, j'avais reçu plusieurs commandes pour des compositions, que j'avais acceptées. Car quoique j'eusse étudié ma profession en Italie, j'étais Allemand de nationalité et de naissance, j'avais l'intention de m'installer à Berlin, et une fois marié de me dévouer avec une ardeur redoublée à mon art bien-aimé. Je vous assure, ajoutai-je, que ma femme ne manquera d'aucun confort, ni même de luxe et que nous pourrons mettre de côté de l'argent en cas de besoin. » « Vous avez presque 18 ans, me dites-vous ; et vos 3 ans de service mili-

taire ?» Je me tenais debout devant lui comme pétrifié. — Dévoué à mon art, chaque nerf tendu dans la course pour la renommée, par amour pour Lucile, j'avais complètement oublié le service militaire obligatoire. Le vieillard vit ma consternation et prenant ma main dans la sienne dit sans sévérité : — « Je suis sûr que vous ne désirez pas laisser une jeune femme et probablement votre premier-né seuls et sans ressources. Je vous aime, jeune homme ; si, à cette époque, vous et Lucile n'avez pas changé d'avis, venez et réclamez-la, mais pas avant. Comprenez-vous? » — Je le comprenais que trop bien ; je comprenais que ma carrière d'artiste était brisée ; que probablement la jeune fille que j'aimais serait perdue à jamais, parce que la politique et l'ambition de quelques-uns nécessitaient la souillure de la caserne, la ruine et la misère des nombreux. Ma première pensée, lorsque je fus quelque peu remis, fut d'écrire à Lucile pour la prier de m'attendre et d'être ma femme à la fin des 3 années. La deuxième pensée, que je suivis, fut de l'assurer que mon amour pour elle ne changerait point, mais qu'il fallait la laisser libre pendant les années de mon service militaire. Il est inutile de rappeler ma vie à la caserne comment, la troisième année, à ma surprise, la guerre fut déclarée aux Chinois. Ah ! les horreurs inoubliables de la campagne ! A sa terminaison, comme nous nous apprêtions à faire voile pour l'Europe, un de nos hommes frappa négligemment avec son bâton sur une caisse de poudre ; elle fit explosion et tua plusieurs de mes compagnons ; je n'en réchappai qu'en perdant le pouce de la main droite. Adieu ! toutes espérances de gloire artistique : ma mentalité fut toujours celle d'un artiste, mais ma main droite refusa son travail. — Ici le chef parla, me disant : « Qu'il est terrible l'état actuel de l'homme ! quelque grande que soit son intelligence, il est sujet à tout moment à l'injure et à la perte de son état nervo-physique : un souffle d'air glacial ou surchauffé, un voyage dans l'air, sur mer ou sur terre, une piqûre, un microbe peuvent tuer le plus grand des fils de génie. Hélas ! pauvre homme. » Apparemment, sans faire attention à l'interruption. Karl continuait ses réminiscences. Comme nous traversions un village pendant la route de la côte à la capitale du Vaterland, où les populations tout le long de la route nous accueillaient comme si nous étions des héros, et non des voleurs, violateurs et bouchers de notre propre espèce, nous rencontrâmes un élégant landau, où, assise à côté d'un homme d'âge mûr, se trouvait Lucile. Nous fîmes halte et campâmes pour la nuit au bord du fleuve et j'appris de l'aubergiste que la dame dans le landau était depuis deux mois la femme du châtelain. Comme les yeux de Lucile

avaient rencontré les miens comme par affinité, j'avais vu qu'elle devenait blanche et j'étais convaincu qu'elle m'aimait toujours. Ce soir-là, au clair de lune croissante et des étoiles, je m'attardai dans les bois qui entouraient la maison seigneuriale à style particulier qui maintenant était sa demeure : De toute la force de ma volonté je voulus qu'elle vînt et comme L'horloge de la tourelle sonnait neuf heures, il y eut un bruissement dans les broussailles, et elle se tint debout devant moi. « Karl, dit-elle, il y a deux ans qne votre nom se trouva parmi celui des morts. » (Alors je me rappelai qu'il y avait un autre Karl Hosoldof dans notre corps d'armée et qu'il tomba parmi les premiers). — « Vous ne m'avez pas longtemps pleuré», dis-je amèrement. — « Je vous ai toujours pleuré ; mais mon tuteur mourut l'année qui suivit votre départ, et il m'a fallu travailler pour vivre, j'ai travaillé de bon cœur aussi longtemps que j'eus de l'espoir. Lorsque je vis que vous étiez mort, l'espérance s'est évanouie : que m'importait ce qui m'arriverait, puisque plus jamais nous ne pourrions nous rencontrer sur terre ? Le châtelain est bon et aimable ; il m'aime bien, mais, ô Karl, mon cœur n'est point changé et ne peut être changé ! » Pendant un moment j'hésitai ; si j'avais pu peindre comme dans le passé, j'aurais emmené Lucile au pays de mes ancêtres, comme ma femme, sous un nom d'emprunt, et vécu et travaillé pour elle. Mais je n'avait nul droit de l'emporter d'une vie d'aise et de confort pour partager le sort d'un homme sans maison et estropié. Sans mot dire, j'allais me détourner, mais la main de Lucile se posa doucement sur mon bras, me retenant. « Karl, Karl ! des bruits tellement étranges nous sont arrivés vous concernant : on dit que vous avez passé sept années de votre vie dans un pénitentier parce que vous aviez volé des sœurs qui vous élevaient depuis l'enfance. Dites que ce n'est pas vrai ! Dites ! que je puisse en chasser votre image dans le plus profond de mon cœur comme celle d'un homme qui n'a jamais été touché par le crime ? » — « Il est vrai, répondis-je, que j'ai passé ma vie de 7 à 14 ans dans un pénitentier italien ; mais je vous jure sur ma mère que j'étais innocent. » — « Je le savais, dit-elle. Adieu, Karl ! adieu ! », et elle s'enfuit à travers le bois vers la maison. Je ne l'ai plus revue depuis. Aussitôt que nous arrivâmes à Berlin, on nous congédia. J'allai à la maison de commerce où mon père avait été autrefois correspondant et je sollicitai quelque emploi. A cette époque, j'étais un bel homme de bonne taille, bien éduqué et possédant cette attraction qui accompagne le patho-magnétisme. Je fus reçu gracieusement, à cause de mon père, et quand je fis savoir mon désir, le maître me dit que si je pouvais me payer un nouveau pouce oui, rien

que moins utile que celui que j'avais perdu à Pékin, cacherait la difformité de ma main, il pourrait me recommander comme vendeur dans un magasin de gants et dentelles à la mode et aristocrique, à ***. J'achetai le nouveau pouce avec un cadeau d'argent qu'il me fit et je fus bientôt dûment installé dans mon nouvel office où je n'avais rien à faire qu'à plaire aux acheteurs riches du beau monde. Tout à fait en dehors de toute volonté ou intention de ma part, je fis sensation : dames et demoiselles également vinrent en foule au magasin aristocratique. Je reçus plusieurs offres de mariage et des invitations pour des rendez-vous clandestins ; la réelle indifférence que j'éprouvais à l'égard de toutes les femmes, sauf ma mère et Lucile, mit de l'huile sur le feu. Mon salaire fut augmenté en proportion de ma valeur, et tout alla bien pour moi jusqu'à ce qu'il arrivât au département des dentelles et manteaux une jeune fille qui ressemblait tellement à Lucile que tout mon cœur s'élança vers elle. Elle me rendit mon affection, et me renvoya à ses parents, près desquels je me rendis, ne doutant pas que ma bonne situation ne plaidât en ma faveur ! Je fus reçu avec une satisfaction évidente : « Nous avons dix enfants, dit la mère, et nous serons bien aises de bien marier notre fille aînée. » Comme j'allais partir, le père dit : « Bien entendu, vos papiers sont en règle ; quand vous viendrez ce soir, apportez-les ; je ne doute nullement de vous mais le monde est si plein de scélératesse qu'on est obligé d'être sur le qui-vive de tous les côtés. » Dans mes papiers, il était dit que j'avais été condamné pour vol à sept ans de la vie pénitentiaire, que pendant la plupart du temps de cette punition j'étais un des membres les plus réfractaires de l'établissement et que tout enfant j'avais volé sur l'autel. Après enquête, je constatai que la famille de la jeune fille était composée de catholiques romains zélés, et je compris qu'avec de telles notes sur mes papiers, ils songeraient tout aussi bien à la donner au diable lui-même ! « Je ferais un mari excellent », murmura le chef, « parce que je laisserais ma passive faire exactement comme elle voudrait, sachant que c'est le seul moyen de faire tout réussir. » — Aussitôt que des arrangements purent être faits, je quittai ma place bien rétribuée et j'essayai d'ouvrir un magasin de vins ; mais le permis me fut refusé. Etant par nature éloquent, je fondai une société que dispersa la police, quoique la réunion fût tenue dans une maison particulière. C'est vers cette époque que la dame de New-York mourut et, peut-être en réparation de toutes les misères qu'elle m'avait causées, me légua une rente de 1000 dollars par an. J'achetai une maison dans une rue des quartiers riches de Berlin ; elle était commode, mais avait besoin de répa-

rations ; lorsque j'eus engagé des ouvriers et qu'ils furent sur le point d'ériger un échafaudage, je fus informé que cela ne pouvait se faire sans une permission spéciale des autorités. La permission me fut refusée sous le prétexte que les fondements n'étaient pas sûrs, et j'encourus une lourde perte. Ensuite je m'adressai à une société de bâtiments pour une maison qui lui appartenait. On me demanda. « Etes-vous chrétien ? » et sur ma réponse que je n'avais pas cet honneur, j'étais informé que la société n'était pas formée pour l'encouragement des infidèles et hérétiques. Après cela j'achetai un morceau de terre près du rempart et quand l'architecte eut dessiné les plans et que l'estimation du constructeur fut donnée, je reçus un avis formel que la maison ne devait pas être un bâtiment à deux étages, à cause de sa proximité des remparts. Trouvant par une triste expérience que partout où je me tournais, je rencontrais des difficultés, j'achetai une petite maison dans une rue isolée, et m'adonnai à l'étude et spécialement aux recherches occultes. Après quelque temps il arriva que ma blanchisseuse et ma journalière et la marchande des quatre saisons, qui venait à ma porte porter des légumes, moururent l'une après l'autre, et à peu près dans le même temps, la fille d'un proche voisin disparut. Je fus accusé de sorcellerie ; ma maison fut perquisitionnée, mes livres et manuscrits saisis et quoique la jeune fille, qui s'était enfuie avec son amant, se retrouvât sur ces entrefaites, que l'innocuité presque imbécile des soi-disant livres occultes me justifiât de l'accusation de sorcellerie aux yeux de la loi, mes voisins me regardèrent de travers ; les enfants s'enfuyaient à mon approche, ce qui me dégoûta tellement que j'essayai de vendre ou de louer ma maison afin de m'en aller ailleurs ; mais personne ne voulut l'acheter ni la louer parce qu'un bruit s'était répandu que j'avais sacrifié un enfant dans une opération de magie cérémonielle et que la maison était hantée. J'avais 34 ans, lorsqu'un matin je reçus une lettre de Rome. Elle contenait la confession sur le lit de mort de la religieuse qu'enfant j'avais raillée en substituant le sac au cœur du divin enfant, dans la caricature pour laquelle je payais si chèrement. La lettre portait « confidentielle » et avait été évidemment écrite et mise à la poste sans la connaissance de la communauté. La sœur reconnaissait que, par vengeance, elle avait forgé la lettre contenant la nouvelle de la mort de ma mère, et qu'à l'époque où j'étais emmené au pénitentier, elle avait écrit à ma mère en lui annonçant mon décès et mon enterrement. Elle déclarait aussi qu'elle avait de bonnes raisons de croire que ma mère était revenue à son pays natal. Je fermai ma maison hantée et me préparai à me mettre en route pour

Ottowa à la recherche de ma mère, mais lorsque la cloche du vaisseau eut sonné pour avertir tous ceux qui n'étaient pas des passagers de débarquer, deux hommes en civil, dont j'avais remarqué la proximité depuis quelques jours, m'informèrent « sotto voce » qu'ils m'avaient surveillé depuis quelque temps à cause d'une ressemblance frappante avec la photographie d'un espion américain et que mon retour en Amérique leur laissait peu de doute sur mon identité. En examinant mes papiers qui ne faisaient pas ma louange, au lieu de simplement me surveiller, ils m'arrêtèrent. Vainement je protestai de mon innocence, vainement je démontrai que mes papiers prouvaient que j'étais le fils de parents naturalisés Allemands et que j'étais né à Berlin. Ils firent la sourde oreille à toute raison. Aux yeux de la loi, les condamnés n'ont aucune vertu. Après quelques mois d'emprisonnement dans une prison froide et triste où j'attrapai une influenza qui me laissa faible et souffrant, de sorte que je pouvais à peine marcher d'une rue à l'autre, et encore moins entreprendre la traversée de l'Atlantique, la découverte du véritable espion me donna la liberté.

J'écrivis alors aux autorités du lieu natal de ma mère, pour avoir des renseignements à son sujet et je reçus en réponse une lettre m'informant qu'elle était morte depuis six mois seulement et que ses dernières paroles avaient été pour l'enfant qu'elle avait pleuré depuis si longtemps. La fille du geôlier avait été très bonne pour moi et ayant soif de quelque compagnie humaine, je sollicitai sa main. Tout allait bien jusqu'à la veille du jour fixé pour notre union, où je reçus une lettre de Lucile dans laquelle elle m'informe que le châtelain était mort depuis plus d'un an elle que son amour pour moi n'avait point changé. Je n'avais jamais cessé d'aimer Lucile et cette bonne nouvelle me remplit de joie. Je savais que ma fiancée n'avait pas de préférence spéciale pour moi, mais simplement me regardait comme le meilleur parti qu'elle aurait probablement pu avoir. J'allai vers elle sur-le-champ et expliquai exactement ce qui était arrivé, offrant de faire toute réparation dans mon pouvoir mais déclarant qu'il m'était impossible de remplir mon engagement de la faire ma femme. Elle fut sourde à toute raison et porta plainte contre moi pour rupture d'engagement de mariage. Non contente de cela, elle écrivit (comme je l'appris dans l'avenir, lorsqu'il était trop tard) comme ma femme à Lucile en disant que j'étais absent de la maison et qu'elle avait ouvert la lettre pour voir s'il était nécessaire de me la faire parvenir, et que puisqu'elle savait mon inaltérable affection pour ma première aimée, elle la priait de ne plus m'écrire parce que cela n'apporterait que de la peine dans un ménage et une famille qui, sinon

unie par des liens d'attachement profond, était paisible. La conséquence de cette demande fut que lorsque, insouciant de tout le reste, je me mis en route et arrivai au village de Lucile, je trouvai que celle-ci avait vendu la maison dans laquelle elle était née et la propriété qu'elle avait achetée auprès d'elle et qu'elle était partie, personne ne savait où. Désespéré et parfaitement dégoûté de la vie et ses misères, j'allai à l'auberge Bath où mes parents avaient passé les premiers jours de leur union, et là, en me retirant pour la nuit, je pris une ample dose de laudanum. Mais j'en pris trop, m'éveillant non pas dans le ciel, l'enfer ou le purgatoire mais entre les mains de la police et de la faculté : on m'avait sauvé la vie. Ayant été privé de tous droits pendant la vie, je me déterminai à soutenir mon droit de m'en debarrasser, et comme les agents me conduisaient en voiture au dépôt, et que nous traversions le pont du fleuve, je sautai de la voiture et courus vers le parapet. A l'instant un agent me saisit rudement et me frappa au visage de son bâton ; je luttai pour ma liberté et rendis coup pour coup; mais d'autres agents arrivèrent et je fus bientôt maîtrisé et amené à la prison civile. La fièvre me saisit et les médecins, pensant probablement que c'était la manière la plus douce d'agir, signèrent un certificat de folie furieuse. Lorsque je revins à la connaissance des choses, je me trouvai avec une camisole de force dans un asile d'aliénés. Si le lieu de ma séquestration avait été un asile public d'aliénés, les événements auraient pris une autre tournure, mais il me restait encore une rente de 3 000 dollars et par conséquent j'avais été placé dans un asile privé. Lorsqu'enfin, grâce aux mesures énergiques d'un visiteur, avec qui je trouvai l'occasion de parler en particulier, je fus mis en liberté, j'avais 45 ans et sous tous les rapports j'avais 10 ans de plus. Toute énergie, toute espérance et tout désir s'étaient enfuis, et l'avenir se déplia devant moi tel qu'une brume froide et grise s'étendait jusqu'à l'horizon. L'inspecteur de l'asile privé dans lequel j'étais séquestré était un protestant fanatique et des tentatives répétées de conversion ne furent pas les moindres des vexations que j'endurai. Une fois par semaine au moins pendant la dernière année de ma séquestration, l'établissement était visité par un pasteur luthérien, le Rév. Melifulous d'une nationalité incertaine. C'était un homme d'environ 30 ans qui ressemblait au Dyonisius de Pompéi. L'année d'après ma libération, comme je revenais d'une course solitaire sur la rive de la Sprée, avec le désir soigneusement caché mais continu, que ses eaux froides se refermassent sur moi, une voix familière m'appela par mon nom, et me tournant, je me trouvai face à face avec Melifulous. Quoi-

que, comme artiste, j'admirais l'homme, je ne l'aimais pas. Néanmoins la poignée d'une main humaine, chaleureuse et ardente ne me déplut pas et entrant ensemble dans la capitale, nous nous promenâmes çà et là sous les Tilleuls. Sur le point de nous séparer, il dit : « Vous avez de la dépression, et vous êtes grièvement troublé, mon cher ami. Croyez-moi, ce n'est qu'en la prière que vous trouverez du soulagement. Priez, priez, ne faites que prier et l'effet sera merveilleux. » Par habitude plutôt que par intérêt je pris un journal quotidien et avant de rentrer dans ce qui fut une série d'errements et de réminiscences mentales plutôt que du repos, je pris le journal et en feuilletai les feuilles nonchalamment. Mais subitement l'entête d'un long article attira mon attention : « L'épidémie de la prière ». Et je lisais comment en certaines localités on priait et priait jusqu'à ce que plusieurs dormissent pour ne plus jamais s'éveiller. Alors les paroles de Melifulous me hantèrent : « Priez, priez, ne faites que prier. » Je vins ici, je louai une chambre sous l'ombre de la Tour Saint-Lambert et me joignis à ceux qui priaient. Je n'avais que peu d'espoir : toute ma vie durant, je n'avais jamais joui de la liberté, pas même la liberté de mourir ; mais c'était mon dernier espoir de délivrance, et je priais jour et nuit si puissamment que mes co-supplicateurs me nommèrent le Boanerges de la prière. Avant longtemps, Melifulous apparut au milieu de nous, il était nommé par une société de luthériens pour régler l'esprit de la prière. On aurait pu le nommer tout aussi bien pour régler un cyclone ; mais sa domination était bonne pécuniairement, et il demeura parmi nous. Je le surveillais et observais qu'il évitait soigneusement de prier jamais. Evidemment, il avait peur d'être attaqué par l'épidémie contagieuse, mais dans les derniers sept jours, lui aussi priait, doucement, sans bruit, discrètement, il est vrai, mais de plus en plus fréquemment. Quant à moi, comme je priais en m'inclinant dans le vieux fauteuil de la chambre sombre d'aspect, sous l'ombre de la tour aux trois cages, je devins conscient que debout devant moi se tenait un être de lumière, que je saluai comme mon tant désiré libérateur. Enfin mon pèlerinage terrestre est terminé, mon corps usé et prématurément âgé s'étend inanimé dans le fauteuil couvert d'indienne fanée. Mon pauvre corps, une fois déposé en repos dans le cimetière public, sera libre enfin des règlements d'Etat, des codes, croyances, castes et coutumes ; et, s'il est vrai que dans le tombeau il n'y a pas de souvenir cela a bien peu d'importance. » Et maintenant, moi Amen, je voyais une scène tellement étrange que je frottais mes yeux nerveux avec mes doigts nerveux pour me convaincre que j'étais éveillé. Graduellement et très douce-

ment,le chef s'extériorisa du corps du pauvre Karl,graduellement et très doucement il fit rentrer le degré nervo de Karl dans le corps et à ma surprise les couleurs revinrent à ses lèvres et sur son visage : La forme allongée se mut faiblement, et comme le souffle venait de la poitrine, qui, à ce que je pensais, ne se soulèverait plus, le chef entoura Karl d'une aura à la couleur semblable à celle de l'émeraude. Ensuite il passa sans bruit mais rapidement vers l'endroit où Melifulous s'agenouillait parmi un cercle de prieurs, priant les yeux levés au ciel, et les bras étendus, et je vis qu'à mesure que les forces du pasteur à la ressemblance de Dyonisius l'abandonnaient, elles étaient remplacées par les forces du chef. Quant à Karl, à l'aube du jour, il s'étira à maintes reprises et puis poussa un hurra ! et sauta debout. La sensation de lourdeur avait fait place à l'élasticité de la jeunesse. Au milieu de la sombre petite pièce, il faisait quelques cabrioles et battait ses bras à travers sa large poitrine ; puis dans une de ses pérégrinations il aperçut son image dans le miroir au-dessus de la cheminée, et poussa un grand cri de surprise. C'était sa figure telle qu'il se la rappela avoir été 20 ans plus tôt. Sa jeunesse et sa force étaient renouvelées comme celles de l'hopathétique phénix. Il se sentait grand'faim, un sain appétit de jeunesse et de vigueur. L'ardeur solaire était déjà sur les trois cages du clocher. Karl allait se rendre à un restaurant d'ouvriers qui s'ouvrait de bon matin, pour s'octroyer un déjeuner de saucisson fumé et un bock de bière, mais subitement il s'arrêta, la main posée sur le bouton de la porte. Car la pensée lui vint subitement que dans les circonstances actuelles, il lui serait impossible d'établir une identité entre le jeune homme fort et beau qui allait quitter la sombre chambre louée, et le vieux valétudinaire qui la louait au mois. « Ma transformation n'est que le commencement de nouvelles vexations et souffrances, s'écria-t-il à haute voix ; mieux vaudrait... il allait ajouter « que je fusse mort ». Mais le sentiment de la vie était trop précieux en lui et il acheva le mot... « que les croyances, codes, castes et coutumes fussent avec celui qui est leur origine, le diable ! » — « M'avez-vous appelé ? » Karl sursauta car il croyait fermement avoir fermé la porte à clef et se trouver seul. Néanmoins, sa main blanche reposant sur le dossier du fauteuil à l'indienne fanée, se tenait debout Melifulous : il semblait seulement à Karl que ses cheveux châtains bouclés et épais étaient plus abondants et plus soyeux, que sa forme et ses traits portaient une plus étroite ressemblance avec ceux du Dyonisius Pompéien, et que sa voix était encore plus douce et plus mélodieuse. De nouveau, Karl se frotta les yeux en répondant : « Pas que je sache, le dernier

mot que je suis conscient d'avoir prononcé fut celui du diable ! » — Cela n'a aucune importance. Vous vous rappelez peut-être ma citation d'autrefois : « Qu'y a-t-il dans un nom ? » Mon cher jeune ami, vous avez l'air troublé ; qu'est-ce qui vous trouble ? »

« Comment diable ! je veux dire comment pourrai-je jamais vraisemblablement prouver mon identité. Peut-être ne le croirez-vous pas (je puis à peine le croire moi-même), mais autant que je sache, je suis Karl Kusoldof. Une chose est certaine : les autorités ne le croiront pas et mes papiers, tous faux et mauvais qu'ils sont, sont une nécessité pour moi et valent mieux que rien. » Melifulous sourit : « Ne vous laissez pas troubler par cette question d'identité. Lorsque je suis venu de New-York, il y a deux ans, j'ai amené avec moi un domestique blanc, dont les papiers sont en règle; c'était un beau grand garçon d'environ votre âge; mais il mourut à bord du vaisseau. J'ai ses papiers ; si vous n'êtes pas trop fier, mon bon Karl, vous pouvez revenir avec moi sur-le-champ à l'occident lointain. Je suis bien connu, et mon domestique sera exempt de tout soupçon. D'ailleurs j'ai les papiers de l'homme qui fut et qui n'est plus. »

A midi, un yacht grand et majestueux sortit à toute vapeur de l'Elbe, en route pour le continent occidental. Sur la proue du navire se tenait debout le Dyonisius pompéien, et dans la principale cabine son domestique déballa un sac de voyage et arrangea son contenu.



Et maintenant profitant de ce sens le plus commode et pratiquement utile de tous : la prévoyance, moi Amen je me suis trouvé subitement dans le voisinage de Chicago et à peu près à un kilomètre de la gare, j'aperçus un bâtiment irrégulier et pompeux mais immense. C'était le Dimanche et à mesure que les trains l'un après l'autre débarquaient leur cargaison vivante, hommes, femmes et enfants défilaient en voiture ou à pied dans la direction du gigantesque édifice. A moitié chemin, entre la gare et le « Temple », se trouvait une grande et commode auberge au bord de la route : au-dessus de la porte ouverte était suspendue l'enseigne du « Bon Diable ». Le bon diable était représenté comme un singe à figure d'homme. Sa jaquette était rouge et sa queue, touffue comme celle d'une vache, était verte, il tenait dans sa main droite un pot écumeux qu'il levait apparemment vers ses lèvres, et d'entre ses dents blanches tombait un écriteau jaune sur lequel étaient tracés en lettres violettes les mots : « Au bon diable ». Le propriétaire de cet établissement florissant était un beau et vigou-

reux garçon, à visage intelligent, avec des yeux riants. Il jouissait d'une popularité étendue et générale. Son nom était Karl, quoiqu'il fût connu vulgairement pour celui de « bon diable ».

*
* *

Dans la chaire élevée du temple gigantesque déjà bondé de monde, un homme s'agenouillait, la figure cachée dans ses mains blanches, ornées de bijoux, par-dessus lesquelles apparaissait une abondance de cheveux châtains bouclés et soyeux. C'était le célèbre prédicateur et guérisseur, le dernier Christ vers qui des millions s'acheminaient, et son nom était Melifulous, quoiqu'il fût vulgairement connu sous le nom de Seigneur de la résurrection.

*
* *

Aucun de ceux qui s'arrêtaient en route pour le temple, pour se rafraîchir à l'Auberge du « Bon Diable » ne soupçonnaient que leur Seigneur de la Résurrection, qui invoquait pour eux et qui les guérissait des souffrances mentales, morales et physiques, fût un bon diable aussi ; et non seulement cela, mais encore un diable converti, converti par compassion pour le supplice de l'humanité, qui lui fut premièrement manifesté dans toute son agonie prolongée en la personne de l'actuel jeune et exubérant « bon diable » qui tenait l'auberge au bord de la route.

IV

CONTE ALGÉRIEN

LE MARABOUT DU MAROC

PAR UN TALEB (1) DE SOUSE

C'est le Ramadan et nous avons mangé et bu dans la nuit. A présent, Sidi, je vous conterai une histoire : Lorsque j'avais à peu près seize ans, je suis allé chez un de mes amis, un taleb, pour me baigner dans le fleuve au coucher du soleil. Pendant que nous nagions ensemble je vis sur la rive opposée quelque chose de noir et je dis à mon ami : « Sur la rive, je vois quelque chose de noir à côté d'une grosse pierre. » Mon ami dit : « Quant à moi je ne vois rien de noir à côté de la pierre. » Je répondis : « C'est parce que vous êtes aveugle ; je vois, ayant mes yeux ouverts. » Puis nous taisant tous les deux, nous nous dirigeâmes, en nageant avec le courant vers l'objet sombre. Présentement je dis : « Ce que je vois est un très petit homme, ne le voyez-vous pas ? » Mon ami répondit : « Je ne vois rien. » Alors je sus que ce n'était nullement un nain dont nous approchions, mais bien un génie et je me tournai sur-le-champ afin de regagner l'endroit où j'avais laissé mes vêtements, puis de revenir à la Médersa (2). Mais mon ami refusa de retourner en disant : « Je nagerai vers la pierre et peut-être moi aussi je verrai le génie. » Mais juste au moment où je retournais, une voix m'appela par mon nom, et quand je répondis « Me voici », le génie me dit : « Vous êtes un grand lâche ; je ne vous donnerai rien car je hais les lâches. Mais dites à votre ami, puisqu'il est courageux et qu'il est un taleb très pauvre, que chaque nuit avant de s'endormir il mette un livre écrit par un homme sage et bon, dans un certain endroit près de son lit, et chaque matin il trouvera sous le livre une petite pièce d'or. Dites-lui qu'il ne doit dire ce secret à personne, ni permettre à personne de toucher à ce livre sage et saint car s'il le faisait, il ne trouverait plus de petites pièces d'or, et l'or rend heureuse la

(1) Taleb signifie étudiant.
(2) Medersa est l'Ecole ou Collège.

vie d'un pauvre taleb. » Alors le génie disparut et mon ami et moi nous nageâmes vers la rive et nous revînmes ensemble à la Médersa.

Cette nuit, mon ami me dit : « Je n'ai entendu aucune voix et je n'ai vu aucune forme et je suis trop pauvre pour avoir en ma propre possession les livres d'un grand homme. » Je répondis : « Je vous donnerai un livre pour que vous croyiez les paroles du génie qui sont vraies. » Je lui donnai donc un livre transcrit par un saint homme de l'ouvrage de Samakhshare, à la condition que si le génie tenait sa parole, mon ami me donnât le dixième de l'or en paiement du livre. Ensuite, pendant neuf jours je ne dis rien car je craignais que le génie ne me fît du mal.

Au dixième jours mon ami m'apporta une petite pièce d'or en disant : « Le génie a tenu sa parole ou quelqu'un qui est généreux me joue ce joli tour ; regardez, voici la petite pièce, c'est la dixième que j'ai trouvée. » Je pris la pièce car j'aime le contact de l'or, mais par crainte du génie je la changeai pour de toutes petites pièces et je les donnai aux mendiants qui se tenaient au coin des rues. Après cela, chaque dixième jour mon ami m'apporta la petite pièce d'or et pendant les premières deux lunes je la changeai de même pour l'offrir comme aumôme ; mais lorsqu'il m'apporta la pièce pour la neuvième fois, avant que je n'eusse le temps de changer, un colporteur me rencontra dans la rue et m'offrit du *chebb* rare, et de la gomme dont la fumée bleue pénétrant le papier qu'on tient au-dessous, monte tout droit; elle est de grande valeur dans l'évocation des génies.

Je dis au colporteur : « Attendez que je cherche l'argent pour vous payer le chebb et la gomme », mais il répondit « Je ne veux pas attendre si vous ne prenez pas les choses bonnes et rares que je vous offre, je peux les vendre ailleurs. » Je lui donnai donc la petite pièce d'or pour laquelle il me céda quelques grains de la gomme précieuse et rare et un petit morceau de chebb pas plus gros que la prunelle d'un œil. Alors je m'en allai à un lieu isolé afin d'exécuter un charme spécial qui est puissant pour évoquer des grands esprits et j'y demeurai toute la nuit mais aucun esprit ne m'apparut.

Lorsque je retournai à la Médersa, mon ami me rencontra et je vis que son visage était troublé. Je lui dis : « Pourquoi avez-vous ce visage attristé. » Il répondit : « Hier soir, le frère de ma mère qui est riche et qui m'aime bien, quoiqu'il aime son or davantage, est venu de Séez, monté sur son âne favori ; comme je ne voulais pas l'envoyer à l'auberge, je lui ai donné ma chambre, j'ai dormi sur une natte dans le corridor. Le matin avant de partir il disait : « Je suis venu pour vous donner une petite somme

d'argent mais je vois que vous êtes riche. » Je dis : « Vous savez, mon oncle, que je suis très pauvre. » « Ceux qui sont pauvres, me répondit-il, n'éparpillent pas à la légère leur or » et en me parlant ainsi il prit de son porte-monnaie en cuir brodé suspendu à sa ceinture, une petite pièce d'or. Alors je me souvins du commandement du génie que vous m'aviez fait savoir et je restai debout immobile, sans parole et confus. Mon oncle dit : « J'ignore par quel moyen vous gagnez de l'or mais une chose est très sûre c'est que vous n'avez nul besoin de mes dons. » Alors il remonta sur son âne et s'éloigna, me laissant avec la petite pièce d'or dans la main. Cette nuit je n'ai pu dormir et à l'aube du jour j'ai cherché sous le livre saint la petite pièce d'or mais elle n'y était pas et je sais que je ne l'y trouverai plus; j'ai perdu la faveur du génie et celle de mon riche parent aussi, voilà pourquoi j'ai le visage attristé. »

Je parlai avec bonté à mon ami mais il refusa d'être réconforté. Cette nuit comme je dormais, je sentis dans ma chambre une présence et en regardant je vis une forme ovale dans laquelle tournoyait une lumière de plusieurs couleurs. Alors de ce tournoiement qui me donnait le vertige sortit une belle femme qui me regardait avec des grands yeux bruns, pleins de passion. Après cela, toutes les nuits elle m'est venue depuis minuit jusqu'à l'aube du jour et je sentis que je devenais ensorcelé et que non seulement j'étais incapable de toute étude mais aussi que ma force s'écoulait comme du vin d'une outre percée.

Alors un de nos maîtres, aimable et sage, observa que je devenais pâle et que j'étais incapable de recevoir d'instruction ; comme il me questionna sur la cause de ce changement, je lui dis tout ce qui m'était arrivé : le génie, le colporteur, la femme qui me venait les nuits. Alors sa figure devint sérieuse et il dit : « Dans trois heures, il faut que vous alliez à l'endroit que je vous indiquerai et quelqu'un plus savant que moi en cette matière vous dira ce que vous devriez faire » ; puis il écrivit sur une tablette et me donna ce qu'il avait écrit.

A l'heure indiquée j'allai à la maison qu'il m'avait désignée ; une vieille négresse ouvrit la porte et me conduisit droit à une belle chambre où je vis une dame dont j'avais entendu parler comme étant une grande taleb et savante en charmes bienfaisants. Elle me fit signe de m'asseoir sur un tapis car j'étais très faible, puis elle me dit de lui conter tout ce qui m'était arrivé ; ce que je fis. Elle me demanda de lui décrire exactement ma visiteuse nocturne et quand je l'eus fait, elle dit : « Ce n'est pas d'autre que la reine de Sheba qui visita le roi Sliman ; elle est venue à votre évocation. Qu'ils sont dangereux les outils affilés dans les mains

de ceux qui manquent de sagesse. Ceux qu'un génie reprend ne doivent jamais exécuter des charmes. »

— Dites-moi, demandai-je, ce que je devrais faire, ô Lalla, la sage et puissante, et je le ferai. »

Elle répondit : « Il faut quelqu'un de plus puissant que moi pour vous sauver. Voici maintenant le soir ; demain allez vers les montagnes à l'heure du lever du soleil et il vous sera dit ce que vous devrez faire. »

Alors la négresse me fit signe et la suivant je fus reconduit à la porte de la dame sage. Pendant toute la nuit, je fus grièvement troublé car quoique je susse que ma visiteuse nocturne me retirait la force vitale, j'étais si fasciné par elle que je n'avais pas même la force de vouloir qu'elle partît. J'étais donc très las quand j'allai lentement vers les montagnes à l'heure du lever du soleil.

En approchant d'un bosquet d'oliviers, je vis un jeune nègre qui se tint debout auprès de deux ânes pâturant. Lorsqu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre avec les ânes et fit signe que j'en montasse un. Je dis : « Etes-vous envoyé pour me montrer ce que je dois faire ? » Pour toute réponse il toucha le bout de sa langue pour me montrer qu'il était muet soit par volonté, soit par malheur, et en même temps il désigna du doigt les montagnes. Alors étant timide par nature, j'hésitai un moment par crainte de tomber entre les mains d'une tribu hostile ; mais la pensée de mon état de malheur et du danger actuel prévalut sur mes craintes ; je montai l'un des ânes et me mis en route avec mon guide qui me devançait. Toute la journée nous montâmes la montagne par un chemin qui m'était inconnu et qui était souvent raide et si rocailleux qu'un *roumi* (1) n'aurait pas pu garder son assiette sur l'âne. Deux fois, sur un signe de mon guide, nous descendîmes près d'une source ; il prit de son panier du pain de semoule, de l'agneau rôti, et un rayon de miel et nous mangeâmes, buvant du petit lait. Ainsi rafraîchi je louai Allah qui fait manger ceux qui ont faim et donne à boire à ceux qui ont soif.

Au soleil couchant, les ânes s'arrêtèrent à une porte percée dans le mur d'un très grand jardin ; mon guide me fit signe de descendre et lorsqu'il eut frappé à la porte quatre fois, il emmena les deux ânes. Alors une petite porte s'ouvrit au milieu de la grande porte et j'entrai, mais je ne vis personne, je suivis un sentier à travers un jardin fruitier bien soigné ; le long de ce sentier coulait un ruisseau d'eau très pure. A la suite du verger, j'entrai dans un jardin potager et j'y vis un homme qui bêchait la terre ; à côté de lui se trouvait un sac de haricots qu'il allait semer.

(1) Roumi. Mot pris du Romain signifiant Européen.

« A qui est ce jardin, lui demandai-je, et où est la demeure de son propriétaire ? L'homme s'appuya sur sa bêche et me regarda, il paraissait avoir une quarantaine d'années ; il était d'une forme qui révélait la force, d'une figure belle et agréable, avec des yeux qui riaient quoique les lèvres n'eussent pas même un sourire. Voyant qu'il ne répondait pas à ma question, je la lui rpéétai jusqu'à deux fois. Alors il parla, mais au lieu de me répondre, il dit : « Vous êtes plus jeune que moi, achevez de bêcher ce morceau de terre pendant que sèmerai des haricots dans ce qui est déjà préparé, car les haricots sont bons pour la nourriture. »

— Je n'ai pas voyagé toute la journée pour bêcher la terre, lui dis-je, ou pour entendre parler des bonnes qualités des haricots. Je suis un taleb de Souse qui viens en mission ; dites-moi donc à qui est ce beau jardin et où est la demeure de son propriétaire ? »

— Ce jardin, répondit-il, appartient à Aish ben et le sentier que vous suivez vous conduira à sa demeure.

Alors tous mes membres tremblèrent d'excitation car j'avais entendu parler de temps en temps d'Aish ben dont le nom même était prononcé par les plus grands de nos maîtres avec une révérence profonde mais qu'ils ne connaissaient que par ses œuvres merveilleuses.

Aish ben ! m'écriai-je; celui qui est réputé avoir vécu à travers les siècles ; puis animé d'un sentiment de fière exaltation, je repris d'un ton de reproche envers l'ouvrier : « Moi un taleb de Suse, envoyé en mission à votre maître si renommé et honoré, vous me laissez quatre fois sans réponse et ensuite vous me demandez de travailler pour vous, comme si j'étais un esclave ! vous êtes un insolent ! »

L'homme bêchait vigoureusement comme s'il n'entendait pas ma censure et je poursuivis mon chemin jusqu'à ce que j'arrivasse à un bâtiment très grand, bas et tout blanchi. A la porte je vis un adolescent d'à peu près mon âge ; je lui dis : « Je suis un taleb de Suse envoyé en mission spéciale à Aish ben, veuillez lui faire savoir que Latta m'a envoyé à lui. » Alors regardant dans le visage du garçon, je vis que ses yeux riaient aussi et je dis : « Peut-être êtes-vous le fils du jardinier. »

Il répondit : « Vous avez deviné et je sais que vous serez reçu à cause de celle qui vous envoyait. »

Je ne vous ai pas demandé si je serais reçu ou non, lui dis-je, mais seulement que vous me conduisiez à l'Aish ; allez en avant et je vous suivrai »

« Il y a des êtres en forme d'homme, qui, à moins d'être conduits au frein, ne feront que raconter. »

Ces paroles étaient prononcées par quelqu'un derrière moi

et me retournant je me trouvai en face du jardinier. J'aurais bien voulu le reprendre pour son intrusion et son impertinence, mais quelque chose dans sa mine m'intimida et baissant les yeux je demeurai en silence ; aussitôt un assoupissement m'accabla et je perdis connaissance.

*
* *

Lorsque je m'éveillai, rafraîchi et fortifié, je me trouvai sur une couche de couvertures de laine rayées de plusieurs couleurs ; près de cette couche, allongé sur une natte d'alfa, se trouvait l'adolescent aux yeux riants et qui était de mon âge. Lorsque je m'assis, il se leva et allant à la porte de la chambre appela « mon père, mon père » ; en quelques secondes le jardinier qui m'avait demandé de bêcher avec lui, arriva et quelque chose me dit que c'était le grand Marabout. J'avais toujours été ambitieux et égoïste parce que mes ancêtres n'étaient point de rang élevé, quoique mon grand-père eût fait fortune par le commerce de tapis et burnous en poil de chèvre. La pensée me vint dans la mentalité. Supposons qus le Marabout, si grand que les empreintes mêmes de ses pieds seraient baisées par mes maîtres les plus savants, me garde auprès de lui ! et animé par cette pensée, comme il se tenait debout en silence je lui dis : « Sidi ben Ishral, avez-vous la pensée de me laisser demeurer dans votre maison ? »

Sans parler, le grand Marabout quitta la chambre et comme je m'étonnais, il revint en amenant avec lui une femme vêtue d'une tunique de toile bleue avec un vêtement extérieur, cramoisi sans, manches : La femme me regarda avec gravité et douceur et comme elle me regardait, le grand Marabout la regardait aussi. Ensuite ils sortirent ensemble n'ayant pas prononcé un seul mot, puis je restai seul avec le garçon qui s'inclina sur le tapis et parut dormir. Environ une demi-heure après, le jeune nègre entra et me fit signe de le suivre. Alors je parlai au garçon en disant : «Que veut dire ceci. Pourquoi le jeune nègre vient-il me faire signe de le suivre ? »

Afin, dit-il, que vous retourniez d'où vous êtes venu en paix et en sûreté, vous ne serez plus inquiété par amour de celle qui vous envoyait. »

» Souffrez que je reste où je suis, lui demandai-je, je vous en prie car je devine que vous êtes le fils de l'Aish. »

Il répondit comme avant « Vous l'avez deviné » et il ajouta : « Ici vous ne pouvez pas rester. Celui qui refuse de bêcher la terre n'est d'aucune utilité car c'est dans les profondeurs de la terre et non pas dans le ciel que se trouvent les moyens de la restitution des terres et de l'homme. » Alors il se leva et sortit. Je suivis mon guide à travers le jardin et

comme nous passions par la voie du sentier longeant le ruisseau d'eau pure, je vis le jardinier qui couvrait de terre fine les dernières rangées de son carreau de haricots. Mon désir fut de m'arrêter et de lui parler, mais mon guide me saisit au bras et me traîna en avant, ne me lâchant pas jusqu'à ce que je me trouvasse hors du mur et que la porte fût fermée sur nous. Là les deux ânes nous attendaient, nous montâmes. Le panier fut bien chargé de provisions et en temps dû, sain et fort de corps, mais avec un sentiment de découragé pour la perte, j'arrivai à la Médersa.

Un seul incident vint rompre la monotonie du voyage. Comme je passais la partie du fleuve où mon ami et moi nous nous étions baignés ensemble, l'âne sous lequel j'étais monté s'arrêta subitement et refusa de bouger; en regardant, j'aperçus le génie qui se tenait debout sur le chemin. Alors je frappai l'âne avec mon bâton noueux mais ce fut peine perdu; il refusa de bouger et me jeta presque dans le fleuve à la grande joie du nègre qui montra ses rangées de dents luisantes, unies et blanches comme l'ivoire. Alors vexé au cœur, je m'adressai au génie en disant : « Que désirez-vous de moi et pourquoi vous tenez-vous dans le chemin ? »

— « Je désire, répondit-il, faire seulement une remarque. Les lâches sont toujours présomptueux; vous n'avez aucune chance de réussir au Maroc. Si Khaouaf (1) ferait mieux d'aller en Algérie où il pourra devenir un cadi; il a les qualités convenables. » Alors il disparut sous l'eau et l'ânesse poursuivit son chemin.

Depuis cette époque, ma visiteuse nocturne n'apparut plus et sitôt que mes études furent terminées, je vins en Algérie où je gagne ma vie facilement comme l'homme aux charmes: J'ai des charmes pour trouver des trésors; des charmes pour donner des enfants aux gens stériles, des charmes pour débarrasser les gens de ceux qui leur font obstacle; des charmes pour rendre les arbres fruitiers productifs ou pour avoir une récolte abondante en blé; des charmes pour éviter les accidents et la maladie ; des charmes pour se faire aimer; des charmes pour prédire l'avenir; des charmes pour dévoiler le passé ; en somme, des charmes pour convenir à tout le monde. Je les ai tous achetés d'un colporteur errant, pour cinq douros et une montre qui ne voulait pas marcher, mais ceci est mon secret. « Jusqu'ici je n'ai pas mis le pied sur l'échelon le plus bas de l'échelle des fonctionnaires dont le sommet touche au ciel de mon ambition, mais je n'ai que vingt-deux ans et me souvenant des mots du génie, je ne desespère pas de devenir bientôt Cadi. Allah est bon et grand est son Prophète.

(1) Khaouaf, mot arabe qui signifie lâche.

V

SUGGESTION

Le Conseil : « Connais toi-même » dûment observé conduit à cet autre d'une importance capitale. « Sois toi-même ». Il est d'une importance capitale parce que tout moi individuel forme une partie du grand temple de formations qui est l'habitation du divin Holocauste. Il est vrai que « comme une étoile differe en gloire d'une autre étoile », comme un bâtiment contient des pierres variées en valeur, depuis la pierre calcaire jusqu'à l'onyx précieux, les pierres vivantes du temple de formations différent les unes des autres et toutes sont essentielles à la perfection de l'édifice. Par cette raison, l'enseignement élémentaire pour chaque être capable de comprendre sa signification doit être : « Sois toi-même » et toute éducation doit tendre vers un seul but, savoir : l'évolution du vrai moi. Ce n'est qu'en atteignant ce but que l'être individuel peut manifester naturellement la lumière (ou intelligence) divine « qui illumine tout homme venant en ce monde ». Il a été remarqué avec justice par un philosophe, penseur profond, que « mieux vaut être des plus insignifiants mais naturel ou équilibré que d'être l'être le plus renommé, mais non naturel et déséquilibré ». Dans cet âge, qui peut-être sera désigné dans l'avenir sous le nom de l'âge du non-naturalisme, la croyance, le code, le culte et la coutume et, partant, l'instruction qui est le revers de l'éducation, rendent la conservation du moi de plus en plus ardue. Jamais les conditions de son entourage n'ont été si opposées à l'éducation ou développement du moi qu'à présent où le

monstre à quatre têtes du non-naturalisme barre littéralement le chemin à la culture du moi et ainsi obscurcit de plus en plus la lumière glorieuse de l'intelligence. La croyance se substitue à la raison ; le code, soutenu par la croyance, substitue ses lois innombrables, impraticables et toujours changeantes, à l'unique loi : celle de la charité et de la justice. Le culte (schismatisé), étend comme l'hydre ses tentacules afin de sucer le sang vital de sa proie ; bien plus, chaque hydre dirige sa puissance contre son semblable pour essayer de l'épuiser et de l'annihiler : En même temps, la coutume étend des couvertures délicates sur les ligatures, les plaies et la gangrène, de ceux qui se tordent dans la vaste salle de l'hôpital social, essayant de noyer les imprécations des forts et les lamentations des faibles par la musique, le chant et les cris d'une fausse gaîté. Naturellement comme la semence de champignons vénéneux produit dans des conditions favorables des champignons vénéneux, le non-naturalisme produit le non-naturalisme et malgré le nombre et la délicatesse toujours croissants des couvertures, malgré les sons de la musique et du chant, malgré les cris de fausse gaieté, l'humanité s'éveille de plus en plus à la conscience de sa terrible condition ; les penseurs de toutes classes refusent d'écouter la voix du charmeur, si habile qu'il soit, et, de temps en temps, quelque non-naturalisme plus grand et plus dangereux éveille brusquement de leur torpeur jusqu'à ceux qu'engourdit l'opium de leurs croyances.

Un des plus dangereux signes du temps actuel est la théorie de la suggestion, que les semi-scientistes matérialistes ont d'abord niée, mais qu'ils utilisent maintenant d'une façon extrêmement dangereuse. Nous disons les semi-scientistes parce que les véritables scientistes matérialistes sont d'une valeur inestimable pour le mouvement cosmique. Les semi-scientistes, donc, utilisent la théorie de la suggestion d'une façon extrêmement dangereuse. Ils essayent de verser le contenu d'une autre fiole sur la pauvre humanité lasse, souf-

frante, harassée et confuse de la soi-disant civilisation. Cette dernière fiole c'est la suggestion. Un individu commet quelque crime horrible et au lieu d'être mis sur-le-champ hors de pouvoir le répéter, il est examiné pour qu'on puisse voir s'il est responsable de son crime ou s'il n'est pas la victime de la suggestion ; s'il est constaté qu'il donne le signe de suggestion, fascination ou possession, ce qui est facilement simulé, au lieu qu'on le tue ou qu'on le garde comme tout animal moins dangereux que ne serait la victime de notre siècle, mû par cette fausse sentimentalité qu dissimule le goût de tout poison mortel on en fait l'objet de soucis, de soins multiples, aux dépens de l'honnête homme qui travaille pour le pain quotidien. Puis quand ce criminel est reconnu convalescent, on le relâche dans la société, pour qu'il y soit resuggestionné, resoigné et pris comme nouveau sujet de compassion.

Il est donc bien nécessaire de comprendre la nature et la puissance de la soi-disant suggestion et de la comprendre sans préjugé en toute sincérité. Il faut savoir pour cela :

— 1° Qu'il n'y a aucune réception sans capacité de répondre.

— 2° Qu'il ne peut y avoir de capacité de répondre sans affinité.

Si quelqu'un prononce des sons devant un instrument à cordes, l'instrument ne peut faire écho à ces sons qu'autant qu'ils sont dans la limite de ses cordes.

De même manière nos sens, connus ou inconnus, ne peuvent éveiller des vibrations à l'activité ou y répondre qu'en proportion de leur faculté de réception et selon la limite de leur capacité d'y répondre.

Nous répondons seulement à ce avec quoi nous avons affinité, ou naturelle ou forcément et non naturellement acquise, comme l'est l'habitude des narcotiques, celle de fumer l'opium, de boire l'alcool, de manger de la chair semi-putréfiée, ou de boire le sang vital encore chaud, habitudes

qui sont toutes répugnantes à la nature de l'homme : Il n'y a d'abord que sa volonté et ensuite la coutume qui le réconcilient avec elles, de sorte que les conditions non-naturelles deviennent une nécessité de sa nature ainsi pervertie.

Ce qui est vrai du physique l'est de même du mental ou de la conception qui, toujours, précède l'action non naturelle et criminelle. Dans le moi naturel de l'homme, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il est lui-même, il n'y a aucune place pour le non-naturel ; pas plus qu'il n'y en a chez les formations moins évoluées, et mentalement il ne se réjouit que de la sustentation naturelle, comme il se réjouit de l'eau pure et des fruits agréables ; et c'est seulement par l'emploi systématique et voulu de poisons mentaux et par sustentation non naturelle qu'il triomphe graduellement des nausées mentales du crime et c'est ainsi qu'il s'accorde à la réception de la suggestion.

Il faut bien comprendre que les pensées sont des formations. Chaque action est une matérialisation de la pensée ; chaque action non naturelle est la matérialisation de pensées conscientes, cultivées et soutenues. En outre, tout comme les sujets alcooliques, acoutumés aux narcotiques, à la morphine, à l'opium, restent sujets, même s'ils sont apparemment guéris, à revenir dans certaines circonstances à leurs poisons favoris, de même le perpétrateur de crimes non naturels est sujet à rechute dans la criminalité.

Nous nous souvenons d'avoir lu il y a quelques années le procès d'une femme d'Ecosse qui avait assassiné de sang-froid deux enfants. Son avocat plaida qu'elle n'était pas pleinement responsable de ce crime parce qu'elle était sous la suggestion du diable. Les jurés, émus par l'éloquence de l'avocat, et cédant à ce penchant pour le surnaturel qui est une caractéristique si marquée de l'Ecossais, trouvèrent l'assassin coupable mais la recommandèrent à merci à cause des circonstances atténuantes de la suggestion du diable. Le juge avant de la condamner dit : « Vous avez encouru par notre loi la peine de mort comme assassin de sang-froid,

mais les jurés vous ont recommandée à merci parce que votre avocat plaide que vous avez commis le crime sous la suggestion du diable. Soit : maintenant nous vous condamnons à l'emprisonnement à perpétuité pour avoir écouté les suggestions du diable. »

Nous ne nions pas pour un moment la possibilité de la suggestion, fascination ou possession d'un sujet humain par l'hostile ; mais assez fréquemment ce qui est imputé à l'hypothétique et *non descriptible « Diable »* a son origine dans le sujet déséquilibré lui-même ou dans le déséquilibre de ses semblables. Autant que notre longue expérience s'étend et aussi loin que porte le sens commun, nous disons impossible de suggérer avec succès aux sensitifs rien avec lequel ils n'aient pas une affinité secrète ou reconnue. Les plus puissants suggestionneurs pourront suggérer tant qu'il voudront le mensonge au sujet le plus sensitif et le plus soumis, mais d'une saine mentalité et d'une sincérité parfaite, ou bien à un sensitif compatissant pour tout ce qui vit, de torturer et de tuer ; leurs efforts seront inutiles.

Comme règle, le droit de suggérer est contestable ; l'exercice de la suggestion est une violation de la loi de charité ; il empiète sur la plus précieuse de toutes les possessions : le moi. Il peut cependant, sans doute, y avoir des cas exceptionnels où la suggestion soit non seulement légitime mais expédiente même. Du reste, tout le monde demeure dans un entourage de suggestion bon, mauvais ou indifférent ; c'est du réjet du mal, du choix du bien, ou inversement, que dépendent le progrès ou rétrogradation individuels et collectifs. Cet entourage même de suggestion fortifie, donne de la vigueur au vrai moi de ceux de bonne volonté, de même qu'il affaiblit, vicie et souvent annihile le moi de ceux d'une volonté incertaine ou mauvaise.

La doctrine qui abaisse et condamne un tiers des habitants des matérialismes des cieux et la totalité des habitants de la terre, leur laisse elle-même le libre arbitre et si la suggestion, réelle ou supposée, arrache les criminels men-

taux, moraux ou physiques du giron de la loi commune, des lois spéciales doivent être ordonnées à leur égard ; autrement la société est mise en danger et la puissance de l'hostile sur l'homme sera accrue au centuple. Que dirait-on d'un prêtre catholique qui enseignerait qu'il n'y a eu aucune chute et par conséquent nul besoin d'un Rédempteur parce que l'homme de Brah Elohim n'est jamais tombé, parce qu'il a eu seulement le dessous petit à petit dans sa bataille continue contre une majorité effroyable, tandis que l'homme, dont l'origine remonte au singe, est le résultat de la progression continuelle ? Que dirait-on d'un timonier qui, dans la tempête, laisserait des mains hostiles diriger les siennes quand il tient le gourvernail du vaisseau ? que dirait-on d'un officier qui abandonnerait son poste pour plaire à ceux qui ne demandent pas mieux que de voler dans la cité assiégée tous ses trésors et de la réduire en ruines ? Accepterait-on de leur part comme excuse la faiblesse par laquelle ils ont cédé à la suggestion ? Non ! Ceux qui ont l'autorité n'hésiteraient pas à excommunier le prêtre, à fusiller les officiers sans faire la moindre attention à l'influence suggestive de sa majesté satanique.

Une vertu magnifique est la rectitude et celui-là est heureux qui dès ses premières années a été enseigné à se diriger dans la voie droite, à comprendre sa responsabilité envers la Divinité qui est en lui, envers lui-même, envers ses semblables et envers les formations moins évoluées qui le servent ou dépendent de lui, et aussi à garder intact ce trésor inestimable, ce vêtement, et manifestation de la Divinité qui demeure le moi sacré et consacré. Sacré et consacré parce que, comme il est écrit : « Tout enfant qui ouvre la matrice est appelé saint ou consacré au Seigneur. » Si les enfants étaient élevés ainsi, par le développement de leur vrai moi, au lieu d'être comme maintenant comprimés et déformés dans un unique moule d'éducation ; s'ils étaient enseignés à évoluer leurs propres cerveaux au lieu d'être abreuvés des cerveaux d'autrui qu'ils ne peuvent pas digérer,

les crimes non naturels qui forment des taches si sombres sur le soleil de l'humanité seraient inconnus et nous n'entendrions plus parler des suggestions de l'hostile manifesté dans l'aura des sensitifs ou voilé dans la forme de l'homme.

VI

QUESTIONS

Q. — Dans la grandiose étude « Les vies d'outre-tombe d'Attanée Oannès », il est souvent fait mention des auras. J'apprécie tout ce qui se trouve de beau et d'hypothétiquement vrai dans cet ouvrage ; mais n'estimant vraiment que ce qui est d'une utilité pratique, je voudrais apprendre quelle est la nature des auras, leur utilité et toutes choses les concernant, pouvant m'aider à les comprendre et à les utiliser d'une manière pratique.

*
* *

R. — L'espace ne nous permet pas de répondre longuement aux questions posées.

Les auras sont (en général) de quatre espèces :

Les Auras Protectrices ;

Les Auras Sustentatrices ;

Les Auras Perméatrices ;

Les Auras Restitutrices.

Ces auras peuvent être utiles dans les degrés mental, psychique, nerveux ou nervo-physique, soit sur un seul, soit sur plusieurs de ces degrés.

Le degré nerveux de l'être humain étant pour la collectivité d'une importance prééminente, nous nous bornerons ici à esquisser brièvement la question de l'utilité de *l'aura nerveuse protectrice;* cela se rapporte à ce qui passionne l'humanité attristée, c'est-à-dire au sort des bien-aimés qui ont quitté le degré d'être le plus matériel. Sur ce sujet nous donnons une citation d'un fragment inédit de la Tradition

Cosmique. C'est le discours d'un mage d'Ethiopie à ses néophytes de sixième année :

« A présent que les hostiles ont prévalu de telle sorte « qu'à peu d'exceptions près (et celles-ci ne pouvant être « atteintes que dans des conditions presque hors de portée), « tous les hommes sont sujets, tôt ou tard, au pire de tous « les déséquilibres, la perte de leur enveloppement naturel, « ou mort, comme on l'appelle communément, ce que nous « désirons pour vous comme la chose la plus utile est la « convenable éducation de vos auras nerveuses. Vous le « savez, nous considérons cette éducation et évolution « comme prééminemment précieuse à cette époque, au point « de ne recevoir comme néophytes que ceux que nos sensitifs « choisis et spéciaux aperçoivent ou sentientent possesseurs « de telles auras ; non que nous n'appréciions point les autres « capacités, mais parce que leur éducation ou culture est « notre œuvre spéciale et que nous savons que si un culti- « vateur peut, dans la mesure de sa connaissance et de son « pouvoir, laisser endommager les germes qui sont en ses « mains, ou les laisser dormir, ou les amener à tous les degrés « de perfection dont ils sont capables, et cela selon la faculté « de répondre de ces germes et graines, du moins il ne peut « évoluer que ce qui est déjà dans le germe selon sa nature « spéciale. Mes enfants bien-aimés, aussi bienfaisantes « qu'utiles sont les auras nerveuses perméatrices et restitu- « trices ; mais la plus précieuse de toutes est l'aura protec- « trice, et notre désir est que vous la cultiviez autant qu'il « est en votre pouvoir, en négligeant ou rejetant tout ce « qui empêcherait son perfectionnement. Considérez com- « bien est grande la victoire gagnée par ceux qui non seule- « ment possèdent cette aura nerveuse protectrice, mais ont « aussi la volonté immuable, la connaissance et la puissance « pour son utilisation en accord avec l'unique loi à laquelle « nous obéissions volontiers, la loi de charité ; ceux qui uti- « lisent ainsi leurs auras évoluées peuvent, en vérité, lever « leur tête devant le monstre non naturel, la Mort, et dire :

« Jusqu'ici vous prévalez contre les formations, mais votre « aiguillon est enlevé. » — Non seulement nous voudrions « que vous utilisiez vous-même cette aura précieuse entre « toutes, en ce temps de conflit, mais notre volonté et notre « désir en ce qui vous concerne est que vous alliez parmi « vos semblables, proclamant les bonnes nouvelles et publiant « la paix, chercher continuellement et diligemment, à l'aide « des sensitifs qui vous accompagnent, ceux qui possèdent « cette aura, leur enseignant les moyens simples et pratiques « de l'évoluer et de l'utiliser ; c'est ainsi que vous vous mon-« trerez dignes d'être les maîtres constructeurs de l'Arche « royale de la traversée, comme nous-même l'avons fait dans « les temps passés. Plein de joie est le souvenir des jours de « notre jeunesse ; nous voudrions nous y attarder quelque « temps, sachant que nous touchons les cordes d'argent de « la harpe en éveillant sa mémoire au milieu de ceux qui « nous aiment comme ils sont aimés. Des siècles se sont « écoulés, et pourtant il nous semble que c'est hier seule-« ment que dans notre voyage, nous entrions, guidé par un « sensitif, dans une maison au bord de la mer en disant : « Que la paix soit sur cette demeure et sur ceux qui l'ha-« bitent. » De l'extrémité la plus éloignée de la chambre « longue au plafond bas, sortit un homme dont le visage « portait l'empreinte de la tristesse ; ses cheveux étaient « prématurément gris ; son regard était froid, sa voix sévère, « quand il dit : « Je m'aperçois que vous êtes un étudiant « errant. Si vous avez besoin d'aide, prenez ce qu'il vous faut « et poursuivez votre chemin. Quant à moi, je voudrais être « seul avec ma grande douleur. » Nous répondîmes : « Nous « ne venons pour donner ni pour demander à personne, « sinon la responsion qui permet seule de recevoir efficace-« ment ce que nous offrons. » Il répliqua : « Allez plus loin, « allez plus loin... Pouvez-vous me rendre ma fille, mon uni-« que enfant qui fut et qui n'est plus ! » Alors, après que nous « eûmes conféré avec Melkha, le grand voyant nerveux « qui avait été envoyé avec nous, nous répondîmes : « Heu-

« reux et béni est le père d'une telle enfant, et l'enfant d'un « tel père, car bien que son enveloppe matérielle soit con- « fiée à la terre, les hostiles n'ont pu rien faire de « plus, à cause de votre aura nerveuse protectrice et de votre « amour profond qui tient votre pensée continuellement « fixée sur votre fille. Votre enfant demeure dans votre aura « comme dans un abri sûr, dans lequel rien d'hostile ne « peut, par aucun moyen, rentrer. » Tout d'abord nos « paroles lui parurent si étranges qu'il douta. Mais quand « Melkha lui eut décrit ce qu'il apercevait dans son aura, « il fondit en larmes et sortit en pleurant et en s'exclamant : « C'est mon enfant et nulle autre. C'est ma fille telle que je « l'ai vue dans ce que j'estimais n'être qu'une vision de « la nuit. » Quand il revint, il plaça devant nous de la nour- « riture et du vin et nous offrit de l'eau pour nous laver les « pieds. Quand nous eûmes mangé, nous dîmes : « Bénis « sont ceux qui reçoivent ; mais ceux-là seuls sont pleine- « ment bénis, qui, comme l'aimant, reçoivent pour donner ! « Quand il nous demanda la signification de ces paroles, « nous, sachant par Melkha que l'aura nerveuse de cet « homme était d'une puissance peu ordinaire, demeurâmes « dans sa maison plusieurs jours et pûmes aussi lui enseigner « à cultiver cette aura, à la purifier, à la rendre plus intense, « à l'agrandir, de sorte que tous ceux qui avaient été en « affinité avec lui et l'enfant qu'il avait pleurée pussent « trouver dans cette aura un sûr refuge jusqu'au temps de la « restitution de toutes choses, où même ce qui est mainte- « nant mortel sera revêtu du corps glorieux perdu et « regagnera de la sorte sa légitime immortalité. Il fut alors « content d'un grand contentement. A la veille de notre « départ, son visage s'attrista et sur notre demande il dit : « Puisque je devrai, moi aussi, me soumettre à la perte de « mon développement matériel, lorsque ce temps viendra, que « deviendront donc ceux à qui, comme homme sur la terre « solide, j'ai donné protection ? » — « Ayez bon courage, lui « répondîmes nous, et soyez sans souci : car vos jours seront

« longs, et bien avant que vous ne quittiez le degré le plus
« matériel de votre être, votre enfant et ceux que vous protégez
« seront si perfectionnés dans le degré nerveux de leur être
« qu'ils pourront à leur tour vous protéger, durant la première
« et dangereuse secousse de l'extériorisation par violence.
« Ainsi sur votre degré nerveux qui est l'écrin vivant et res-
« ponsif qui protège tous les degrés plus raréfiés, la mortalité
« n'aura nulle domination. » Alors la tristesse quitta cet
« homme et céda la place au bonheur, comme s'en vont les
« ombres de la nuit devant l'aube du jour. Nous poursui-
« vîmes notre route grandement réconfortés. Alors mon
« compagnon, qui était mon ami, me dit, tandis que nous
« cheminions tous les deux : « Je prévois que viendra l'époque
« où la science des auras sera ignorée. Triste sera, dans ces
« jours, l'état de ceux qui subiront la perte du degré le plus
« matériel ! » Et notre joie se voila d'une ombre de tristesse
« à cause de la prévision de Melkha. C'est pourquoi je tra-
« vaille sans cesse à écarter cette grande calamité. Le sens
« de la prévoyance est précieux : car être prévenu, c'est être
« armé d'avance. Donc, ô mes bien-aimés que chacun de
« vous cultive son aura protectrice, afin qu'elle devienne un
« sûr refuge, où les êtres du degré nerveux puissent se repo-
« ser et se perfectionner. Chacun de vous, en vérité, réali-
« sera pour lui-même les paroles du Voyant du passé : « Un
« homme sera comme un abri contre le vent, un couvert
« contre la tempête, comme l'ombre d'un grand rocher dans
« une terre aride. »



La « Science des auras » est une science au même titre que la médecine; de même que de nombreux cas déjouent la science, il en est beaucoup d'autres où les actifs et les passives de bonne volonté, unis pathétiquement aux biens aimé que menace le monstre Mortalité, peuvent les sauver du dangereux passage à travers l'état nerveux, qui est la région de

l'Hostile. Dans le véritable enseignement initiatique il n'y a jamais eu et il ne saurait y avoir de mystère, parce que, de même que dans les autres arts ou sciences, l'éducation depuis la plus rudimentaire jusqu'à la plus profonde est toujours *selon les capacités* de l'étudiant de bonne volonté. La philosophie cosmique ne reconnaît pas d'autres limites à la connaissance de tout ce qui est connaissable. Chez tous et plus spécialement parmi les passives sensitives dont la qualité spéciale et la plus belle est la tendresse, dont la force motrice est l'amour, il ne peut y avoir manque de bonne volonté vis-à-vis de ce qui les aide, d'une façon pratique, à garder les bien-aimés d'outre-tombe, à se tenir droits et forts jusqu'à l'époque de la Restitution, même quand leurs lèvres s'attardent au dernier baiser du bien-aimé, et à dire avec le grand Initié, même dans leur douleur profonde : « O tombe ! où donc est ta victoire ? »

REVUES REÇUES

L'Echo du Merveilleux.
Le Mercure de France.
Le Moniteur des études psychiques.
Bulletin des Sociétés d'études psychiques de Nancy.
L'Etincelle.
L'Initiation.
Rosa Alchemica.
La Résurrection.
Journal du magnétisme.
Revue spirite.
Spiritualisme moderne.
La Lumière.
Le Messager (de Liège).
La Rénovation (phalanstérienne).
Le Devoir (de Guise).
La Vie nouvelle.
Psyché (à Nortelje, Suède).
Luce e Ombra (Milan).
Wissenschafbliche Zeitschrift für Xenologie (Hamburg).
Das Wort (Dresde).
Die Uebersinnliche Welt (Berlin).
Revista Magnetologica (Buenos-Ayres).
Verdad e Luz (San-Paulo, Brésil).
Theosophia (Rome).
L'Argus des Revues.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

M. A. (Un ancien fouriériste, de retour du Texas)	20 fr.
Mois précédents	709 fr.
Total	729 fr.
